L.P. - FRA. - ANG.
K.A. 224

BASILE NIKITINE

ETUDES
SUR LES KURDES

INSTITUT KURDE de PARIS
BIBLIOTHÈQUE

Institut kurde de Paris

PARIS MAI 1982

TABLE DES MATIERES

	Page
Basile NIKITINE (in memoriam)	3
Les Valis d'Ardelan	5
Quelques Observations sur les Kurdes	23
Les Kurdes et le Christianisme	30
La vie domestique kurde	36
Les thèmes religieux dans les textes kurdes de collection de B. NIKITINE	42
The Tale of Suto and Tato: Kurdish text with translation and notes	52
Vue d'ensemble sur le théâtre de la Grande Guerre dans le Nord-Ouest de la Perse	89
La féodalité kurde	95
Les Kurdes racontés par eux-mêmes	108
Kurdish studies from my collection	120
Où en est la Kurdologie?	138
Une apologie kurde du sunnisme	143
Notes sur le kurde	167
Le système routier du Kurdistan	200
Essai de classification de folklore à l'aide d'un inventaire social-économique	212
The Yazidis	219
Lettre	220
Problème kurde	222
La poésie lyrique kurde	228
L'Etat social des Kurdes et du Kurdistan	242
Baradust	246
Badrkhani	247
Shamdinan	248
Oramar	252
Rawandiz	254
Les Kurdes adorateurs du feu	258

Institut kurde de Paris

" L'Afrique et l'Asie " 2e Trimestre, n° 54, 1961

DOCUMENTATION

(ANALYSES DE LIVRES, D'ARTICLES, DE CONFÉRENCES ET DE TRAVAUX DIVERS, CHRONOLOGIE TRIMESTRIELLE)

CHRONIQUE DE SOCIOLOGIE KURDE

N° 9 — Avril 1961

Les chroniques antérieures ont paru dans les n°s 40 (1957), 43, 44 (1958), 45, 46, 48 (1959), 49, 51 (1960), de l'Afrique et l'Asie.

Institut Kurde de Paris

Basile NIKITINE

(In memoriam)

Les études orientales et singulièrement iraniennes et kurdes ont subi une perte irréparable avec la disparition de Basile Nikitine décédé à Mortcerf (Seine-et-Marne) le 7 juin 1960. Le vide creusé par le départ de ce savant affecte tout particulièrement l'orientalisme français, puisque c'est dans notre langue qu'il a publié l'essentiel de son œuvre. Notre revue, à laquelle il n'a cessé d'apporter la collaboration la plus précieuse et la plus amicale, se fait un douloureux devoir de lui rendre un dernier hommage.

Né à Sosnovitsé, en Pologne, en 1885, Basile Nikitine n'était prédestiné par aucun antécédent familial à s'intéresser à l'Orient. Des lectures de jeunesse, des conversations avec un professeur de français qui avait parcouru toutes les routes de l'Asie, et enfin quelques excursions de vacances au bord de la Mer Noire et au Caucase, déterminèrent sa vocation. Ses études secondaires achevées, il entra donc à l'Institut Lazarev de Moscou, sorte d'école de « jeunes de langues » de la Russie tzariste (1904), où il acquit de solides éléments d'arabe, de persan et de turc.

Des voyages à Constantinople, puis à Paris, où il suivit des cours de Barbier de Maynard et de Derenbourg, complétèrent cette première formation. Il fut admis à l'école des Drogmans des Affaires étrangères de Saint-Pétersbourg en 1908 et, dès l'année suivante, envoyé en stage au Consulat de Russie à Ispahan. Ce contact initial avec l'Iran lui permit d'assister à quelques épisodes de la révolution constitutionnelle de ce pays et d'amasser déjà de précieuses observations. A son retour à Saint-Pétersbourg, il épousa celle qui devait être la compagne dévouée de sa vie entière, Mlle H. Leroy, une Française.

Deux ans plus tard, Basile Nikitine était reçu au concours des Affaires étrangères et nommé secrétaire interprète au Consulat de Recht (Guilan), poste qu'il devait quitter dans le courant de l'été 1914, pour occuper celui, plus important, de vice-consul à Tabriz. Il en prit possession au printemps de 1915 seulement, après un congé

en Russie; mais presque aussitôt il fut chargé du consulat d'Ourmiah (l'actuelle Rezaieh). Cette ville venait à peine d'être réoccupée par les Russes après avoir été soumise durant de longs mois, en violation de la neutralité de l'Iran, aux exactions des forces turques et des bandes irrégulières attirées dans le parti de l'envahisseur par l'appât du pillage. Les Chrétiens chaldéens de la région avaient été cruellement éprouvés par les massacres et les rapines.

Les trois années que Basile Nikitine passa à Ourmiah (mai 1915-avril 1918) furent d'une importance capitale pour sa carrière d'orientaliste, car elles lui fournirent la possibilité de s'initier au kurde. En même temps, la carence de l'administration locale l'astreignait à un rôle politique des plus actifs. Le pays, constamment menacé par les avant-gardes ottomanes et par les raids des tribus, était en pleine anarchie; la présence de troupes russes, d'ailleurs bientôt à demi-mutinées, n'apportait qu'une précaire garantie. La tâche du Consul était passionnante mais ingrate. Presque dès son arrivée, il lui fallut accueillir et recaser dans des villages misérables et déjà surpeuplés les quelque 30 ou 40.000 Nestoriens de Mar Chimoun, refoulés par les Turcs, assister les populations locales pillées par les uns et par les autres. Mme Nikitine, qui avait eu le courage de suivre son mari, se multipliait à ses côtés dans cette entreprise déjà malaisée en soi et que compliquaient encore mille discordes confessionnelles.

La nécessité de poursuivre avec les chefs des tribus des négociations interminables, mais essentielles à la sécurité des réfugiés, obligeait d'autre part le jeune représentant du Tzar à parcourir sans relâche les cantons du Kurdistan iranien. C'est au cours de ces voyages que, profitant du loisir des étapes, il amassa le matériel ethnographique et linguistique qui servit par la suite de base à l'élaboration d'une partie essentielle de son œuvre d'orientaliste.

La fin de 1917 et les premiers mois de 1918 virent la débandade des troupes russes d'Iran, gagnées par la propagande communiste, tandis que des heurts graves se produisaient entre Chrétiens et Musulmans à Ourmiah. Appelé en consultation dans la capitale par son ambassade, Basile Nikitine s'éloigna de son consulat pour n'y plus revenir. Il gagna Qazvin (à 150 km. de Téhéran) au cours d'un voyage de 18 jours, par caravane, sur lequel le volume de souvenirs qu'il a publié en persan (1) donne de pittoresques détails. Mais avant d'arriver à sa destination finale, il fut amené, à la requête d'un général russe, à se rendre au Guilan pour y négocier, avec les rebelles Djenguelis, le libre passage des troupes tzaristes et anglaises vers le Caucase, mission qui faillit se terminer tragiquement.

Rentré du Guilan en juillet 1918, Basile Nikitine séjourna quelques mois à l'Ambassade de Russie, rongeant son frein dans un emploi peu actif et décevant. Dans le même temps, lui parvenaient les nouvelles de la tragique fin des bataillons chaldéens et arméniens

(1) B. Nikitine, *Irani ké man chenakhtem* (L'Iran que j'ai connu), Librairie *Ma'refat*, Téhéran, 1329 (1949-50), 325 p. Traduit du manuscrit français par M. Motardjem-é-Humayun, ce livre mériterait de voir le jour en Europe dans son texte original. Il est en effet du plus haut intérêt pour l'histoire de l'Iran à l'époque de la première guerre mondiale.

qui, levés dans la région d'Ourmiah contre son avis, venaient de succomber devant un adversaire supérieur en nombre, sans avoir reçu d'autre secours des Alliés que l'assistance de quelques officiers. Il se résigna alors à abandonner l'Iran pour aller se fixer en France. Il y arriva en novembre 1919.

Sa vie changea dès lors du tout au tout. Le diplôme de l'Ecole des Sciences Politiques lui ouvrit l'accès de la Banque Française du Commerce Extérieur, où il occupa pendant 28 ans des fonctions importantes au service des Etudes économiques, tout en consacrant ses loisirs aux études orientales et à la mise en œuvre de la documentation recueillie pendant ses séjours en Perse.

Outre de nombreux articles sur l'Iran et les Kurdes publiés dans diverses revues, nous lui sommes redevables d'un ensemble de rubriques de l'Encyclopédie de l'Islam, dont l'exceptionnelle valeur tient à la connaissance directe du terrain kurde, acquise pendant ses aventureuses randonnées autour d'Ourmiah (Oraman, Shamdinan, Rawandiz, etc.).

En 1956 parut l'œuvre capitale de Basile Nikitine, *Les Kurdes*, première étude exhaustive d'un sujet difficile et peu fouillé jusqu'ici. Ce volume restera pendant de longues années encore l'ouvrage de base sur l'histoire et la sociologie d'un peuple encore mal connu, mais aussi riche d'avenir que de passé. Au fruit considérable de ses observations personnelles, l'auteur a su réunir dans cette publication le résultat de recherches historiques qu'il eût été donné à peu de savants de mener à bien, tant est grande la diversité des sources, arabes, persanes, turques, byzantines, sans parler des récits de voyageurs européens dont s'imposait le dépouillement.

Mais aussi, bien qu'éloigné de cette Asie qui lui était si chère, l'ancien consul à Ourmiah a su, avec un rare mérite intellectuel quand on songe aux bouleversements survenus dans cette partie du monde en un quart de siècle et après deux guerres mondiales, rester en contact avec les réalités modernes. Ceux qui ont eu le privilège d'assister à ses conférences au C. H. E. A. M. (2) savent dans quel esprit, avec quelle profondeur et avec quel sens du devenir oriental

(2) *Le problème colonial russe dans les régions musulmanes* (1945, 18 p.).
Les minorités nestorienne et arménienne (1947, 21 p.).
Les Kurdes (1948, 16 p.).
La situation en Perse de 1940 à nos jours (mai 1948, 15 p.).
Les paysans d'Asie (1950, 19 p.).
La Russie et l'Asie (1950, 24 p. + 3 en annexes).
L'impérialisme en Russie et ailleurs (1951, 14 p. + 8 en annexe).
Modification de la structure sociale et ethnique en U. R. S. S. (1951, 27 p.).
Situation économique des territoires asiatiques de l'U. R. S. S. (1951, 38 p.).
Le messianisme russe (1951, 18 p.).
La vocation russe en Asie (1953, 31 p.).
Le bolchevisme est-il eurasien? (1953, 19 p.).
L'unification de l'Eurasie (1953, 27 p.).
Pamir : colonisation soviétique (1953, 25 p.).

Institut du monde arabe

il traitait de tels sujets. Sa collaboration à diverses revues iraniennes en apporte un autre témoignage.

L'orientalisme français lui doit encore d'avoir pu suivre les recherches poursuivies dans le monde soviétique dont, périodiquement, ses articles donnaient de larges et positifs aperçus (3). Ses dernières pages, dans cette revue même (4), illustrent le souci constant qui l'anima, jusqu'à la fin de sa vie, de maintenir une liaison scientifique entre sa patrie d'origine et sa patrie d'adoption.

Il manquerait à cet adieu peut-être l'essentiel si nous n'évoquions aussi les qualités de l'homme. Toujours prêt à prodiguer les ressources de son savoir à ses jeunes émules, se dépensant au service des Sociétés savantes dont il était membre et notamment de la Société Asiatique, Basile Nikitine n'a cessé d'offrir dans la seconde partie de son existence les preuves du plus rare désintéressement scientifique. Le courage, la clairvoyance politique et l'esprit de charité dont il a fait preuve dans les années tragiques de sa mission à Ourmiah, les vies qu'il a sauvées et les misères qu'il a soulagées font d'autre part que le nom de Basile Nikitine doit être inscrit parmi ceux des serviteurs de l'humanité. Malgré les années écoulées, on est loin d'avoir oublié en Iran que le savant dont nous déplorons la perte était aussi et surtout une grande âme et un grand cœur.

R. L.

(3) Pamir, borne frontière (*L'Afrique et l'Asie*, n° 29, 1955, p. 5-10). Problème national et évolution technique en Asie soviétique (*L'Afrique et l'Asie*, n° 31, 1955, p. 16-22). Notre revue a d'autre part publié (n° 49-I, 1960, p. 66) la bibliographie des travaux de Basile Nikitine sur les Kurdes et les populations apparentées.

(4) *Démocratie en Orient* (*un point de vue persan*), par B. Nikitine : p. 3 du présent numéro. Rappelons également ses nombreuses contributions à la présente chronique.

Institut Kurde de Paris

" Revue du Monde Musulma ", Paris, 1921,
Vol., XLIX.

LES VALIS D'ARDELAN

AVANT-PROPOS

L'importance des histoires locales ne doit pas être niée. C'est souvent en province, où les traditions gardées jalousement se conservent mieux, que nous pouvons recueillir des indications précieuses, qui d'un coup jettent une vive lumière sur quelque point resté jusqu'alors obscur et incompréhensible. S'il est d'autre part important dans l'histoire d'un pays d'en pouvoir embrasser l'évolution générale et d'établir certains principes qui la régissent, il n'est pas moins utile quelquefois de se placer à la périphérie et de comprendre sous quel aspect la province regarde et comment elle réagit aux événements du centre. Ces considérations générales ont encore plus de valeur appliquées à l'histoire persane, qui nous présente ce spectacle très instructif des ambitions des chefs de telle ou autre tribu, qui ne font souvent que passer au pouvoir ou qui s'y établissent fermement. La vie des tribus, par conséquence l'histoire locale, sert ici d'un auxiliaire indispensable, elle domine souvent l'histoire générale. Il serait hautement désirable d'avoir pour toute la Perse une série d'histoires locales, dont celle du Guilan par M. Rabino est un modèle de précision et de documentation. Quant à la chronique d'Ardelan, publiée ici en résumé, elle nous permet

Institut Kurde de Paris

de saisir le caractère tout spécial de ces régions à l'Ouest de la Perse, limitrophes de la Turquie, où la ligne frontière restait toujours si vague et indécise, tant que la commission de délimitation n'en avait pas fixé le tracé à la veille de la Grande Guerre. Cette chronique nous est utile encore en montrant quelle était dans le temps la politique du Gouvernement Central envers ces régions peuplées de nomades. Il n'y a pas de doute, telle est notre opinion, que le principe de la décentralisation, en ce sens que tout en gardant les liens étroits de la sujétion au centre (au point de vue militaire et financier on admettait que les tribus fussent gouvernées par leurs chefs héréditaires), ce principe, croyons-nous, était plus heureux que celui de l'absorption complète et de l'administration étrangère aux mœurs du pays, négligeant souvent les us et coutumes si chers à la population ; la lecture de la chronique nous en fait foi et la vie journalière ne donne que trop d'exemples des difficultés dans lesquelles se débat le Gouvernement Persan dans ses relations avec les nomades. Enfin la chronique nous permet de fixer quelques dates et événements de l'histoire kurde proprement dite qui n'est que trop vague et pour laquelle tout point de repère est précieux.

Il nous reste à ajouter que pour quelques notes dont nous accompagnons le texte nous avons puisé dans les recherches de M. V. Minorsky (commissaire russe dans la commission mentionnée plus haut), que nous appelons « Matériaux » (publication russe du Min. des Aff. É.r.), et que nous avons consulté nos notes personnelles sur la répartition des Kurdes et la chronique persane d'Ourmiah, que nous espérons, aussi à titre de documentation locale, pouvoir publier un jour.

B. N.

(1) Ne pas les confondre avec les « Matériaux » du même auteur sur les « Ahlé Haqq ».

Institut kurde de Paris

I

Géographie administrative d'Ardelan (en l'année 1296 H.)

1. *Baneh*, 200 villages, 32.240 habitants; chafii, impôt 5.600 tomans.

2. *Sakkyz*, 360 vill., 34.024 hab.; nakchbendi (Cheikh Moustafa, le représentant de Ch. Osman), imp. 6.305 tom.

3. *Isfendabad* (Ali Cheker); résidence Kaslan, 94 vill. 14.000 hab., imp. 7.110 tom. 4 kr. 400 din.; chiites; Imam Zadeh Selid Djemal-ed-Din, dit Baba Goeur-Goeur.

4. *Kereftou*, 4.600 h., imp. 522 tom. Beaucoup de tours (*kal'è*).

5. *Tilkou*, 24 vill., 4.240 h., imp. 1.506 tom. *Ahl-é ôndjâ choroûr vè-mâyel bè-fesâd hestend.* « Les habitants sont turbulents et portés au désordre ».

6. *Khorkhoré*, 50 vill., 8.000 hab., imp. 690 tom. Ancien village de Best, avec une mosquée construite il y 370 ans., tombeau de Cheikh Ibrahim. Vill. de Maoulana Abad, les descendants de Ch. Hassan.

7. *Mérivan*, 200 vill., 26.000 hab.; d'après la tradition la ville de Sodome fut engloutie dans le lac de Zéribar. Vill. de Tchour, habité des Seiids, descendants de S. Hassan.

8. *Aoraman Takht* 32 vill., 4.000 hab., imp. 700 tom. djafari et chafii.

9. *Aoraman Louhoun*, 4.000 hab., imp. 3.000 tom. Résidence vill. Nofsoud. Au village Hedjidj Imam Zadeh de Soultan Obeidoullah, nommé « govséié Hedjidj ».

10. *Djévanroud*, 100 vill., 15.000 hab., chafii nakchbendi. La famille des oulémas Sadyki (de Abou Bekr Sadyk). Le plus gros village, celui de Pavé (*Cheref Nameh*, p. 180), 100 mais., 5 mosquées; fontaine de *Serâb Aoult*. Connu pour son miel. Impôt 4098 tom.

11. *Eilag*, 80 vill., 12.000 hab., imp. 3.614 tom.

Institut Kurde de Paris

12. *Kalaté Erxan*, 64 vill., 10.000 hab., imp. 2.860 tom. Au village de Nikol se trouve une ancienne mosquée d'Abdoullah Omran avec un Koran koufique.

13. *Kourevex*, 20 vill., 2.500 hab., imp. 250 tom. La tribu Koumassi.

14. *Javroud*, 58 vill., imp. 4.314 tom. Imam Zadéh de Seiid Ali (Baba Cheikh).

15. *Houbatou*, *Saral*, *Kara Toureh*; 82 vill., imp. 2.822 tom. Les tribus Mendemi et Kelbaghi. Le village de Hezar Kanian (mille Sources).

16. *Amir Abad*, *Pelengan*, cf. *Cheref Nameh*, II, p. 1, « Les Princes de Pelenkân ». — *Bilaver*, 35 vill., 3.000 hab., imp. 1.336 tom.

17. *Hassan Abad*, 32 vill., 5.500 h., imp. 2.400 tom. Au vill. de Semran Ch. Mohammed nakchbendi, soumis à Ch. Osman. Au village de Pir Mikdad Ziaret de Mikdad ben Asoud. En général plusieurs tombeaux d'Ashab.

18. *Houssein Abad*, 34 vill., 5.000 hab., imp. 1.296 tom. Même gouverneur qu'au n° 15 (*vide supra*).

A ce nombre de 17 districts (puisque le 18e est avec le 15e) correspondent 17 grandes et 17 petites tribus d'Ardelan dont voici la liste :

Institut kurde de Paris

II

Tribus kurdes d'Ardelan.

Le nom général de ces tribus est Beni Ardelan. Chaque tribu a son nom à part. Il est à noter que la tribu est dénommée à Ardelan « il », comme les tribus turques (p. ex. les Afchars), et non pas « achiret », comme partout au Kurdistan. Nous négligerons les 17 petits « ils » et nous nous contenterons de donner la liste des « ils » importants.

1. Ilé *Abdourrahman Bek*, 32 feux, 160 h., imp. 182 tom.
2. Ilé *Bourké*, 450 h., imp. 60 tom.
3. Ilé *Béli Vend*, 1.500 h., imp. 325 tom. Habite Eilag et Gavroud.
4. Ilé *Perpeché*, 1.000 h., imp. 300 tom. Habite Isfendabad.
5. Ilé *Temertouré*, 300 hab., imp. 50 tom. Habite Eilag.
6. Ilé *Darradji*, 1.200 h., imp. 735 tom. Habite Eilag et Hassan Abad.
7. Ilé *Sekever*, 300 hab., imp. 404 tom.
8. Ilé *Cheikh Ismaili*, 1.600 h., imp. 325 tom. Habite Isfendabad.
9. Ilé *Korké*, 1.500 h., imp. 895 tom. Habite Eilag.
10. Ilé *Kivé Kech* et *Harrat*, 1.000 h., imp. 214 tom. 6 kr. Habite Senneh et ses environs.
11. Ilé *Kelbagui* et *Ahmed Zeinali*, 3.000 h., imp. 1.145 tom. Habite Kara Touré, Houssein Abad et Saṭal.
12. Ilé *Koveik*, 1.000 h., imp. 338 tom. Habite Javroud et Kelaté Ergan.
13. Ilé *Kechgui*, 1.500 h., imp. 130 tom. Habite Djevanroud.
14. Ilé *Lor* et *Kolah Guer*, 700 h., imp. 130 tom.
15. Ilé *Lalé*, 600 h., imp. 176 tom. Habite Eilag.
16. Ilé *Mahmoud Djebraïli*, 400 h., imp. 185 tom. 5 kr. Habite Eilag.
17. Ilé *Mendami*, 2.000 h., imp. 375 tom. 5 kr. Habite Houssein Abad.

Institut kurde de Paris

RÉSUMÉ D'UNE PARTIE DU MANUSCRIT PERSAN

Hâdîkèyé-Nâseriyè bé-kalam-é

'ALI EKBER KHAN SADEKOL-MOLK,

Vekâyè'nigâré Kordestân, peser-é Mirzâ Abdollâh Monchi Bachi.

CONTENANT QUELQUES DÉTAILS SUR LES SEIGNEURS DE SENNEH, LES « VALIS D'ARDELAN ».

Institut kurde de Paris

Ardelan fut le descendant d'Ardechir Babakan ou de Khosrov, le meunier qui assassina Iazdagerd, le dernier des Sassanides, ou bien il s'appela lui-même Khosrov. Toujours est-il qu'avec l'aide d'Abou Moslem Merouzi, à l'époque du Seffah, Aboul Abbas Ahmed Abbasi, il conquit le Kurdistan, et c'est pourquoi il fut nommé Ardelan (?). Auparavant il fut avec son clan à Diarbekir et à Mossoul, d'où il émigra à Chehrezor, où il bâtit la forteresse de Zelm en 564 de l'hégire, soumit toute la région, entre autres Pelengan, où habitaient les Kelhors. A Pelengan il bâtit une forteresse dont les traces sont encore visibles de nos jours. Il régna 42 ans sur cette région et à la fin de sa vie, par ordre des Tchinguizides, on lui attribua aussi

Koï, Harir, Chehr Bazar, Ravandouz et Amadia. Il est mort en 606 de l'hégire (= 1209).

Keloul, son fils, s'adjoignit Sakkyz, Siah-Kouh et Ali Chéker (Isfendabad) et régna 23 ans.

Khyzyr, le fils de Keloul, régna de 629 à 663.

Ilias, le fils de Khyzyr, régna de 663 à 710 et fut d'une grande bravoure.

Khyzyr II, le fils d'Ilias, fut très pieux et ne perçut aucune taxe ni impôt.

Les Turcs attaquèrent ses domaines, et il fut obligé de leur céder Chehr Bazar, Koï, Erbil, Ravandouz, Harir et Amadia. Il régna de 710 à 746.

Hassan, le fils de Khyzyr II, régna de 746 à 784. Il élabora les lois militaires et civiles. Il enrôla en service régulier 3.000 hommes, qui portèrent le nom des « gardiens de l'État ». A trois reprises il guerroya avec succès contre les Turcs. Il bâtit à 1 parasange de Senneh une forteresse qu'il appela Hassan Abad.

Bahloul, le fils de Hassan, fut d'un caractère cruel et les habitants se soulevèrent contre lui 3 fois. Ils furent calmés par son Vézir Ibrahim Khan. Il régna de 784 à 828.

Menzer, le fils de Bahloul, fit de son mieux pour effacer le souvenir cruel de son père et fut très bon. Il régna de 828 à 862.

Mamoun Bek, le fils de Menzer. Il régna de 862 à 900. Il reprit aux Turcs après une guerre de 2 ans les provinces cédées par Khyzyr II. Il mit une garnison dans la forte-

Institut kurde de Paris

resse de Ravandouz. C'est de son nom que les Beni Ardelan s'appelèrent Mamouni. Il partagea ses domaines entre ses 3 fils : Beké Bek reçut Zelm, Chehrezor, Golenber, Chemiran, Haouran, Daouran et Nofsoud ; Sorkhab Bek reçut Hechli, Pelengan, Senneh ; Ali Cheker, Mehreban et Kelach (Djevanroud) ; Mehmed Bek reçut Seroutchek, Kara-Dagh, Chehr Bazar, Alan, Erbil, Koï, Harir, Amadia et Ravandouz.

Beké Bek (1) régna de 900 à 942. C'est à son époque que Chah Ismaïl I Séfevi conquit Diarbekir, que Chah et Tahmasp s'empara en 935 de Bagdad que Sultan Soleïman reprit en 941.

Mamoun Bek II, fils de Beké Bek. Il subit l'invasion des troupes de Sultan Soleiman sous le commandement de Hossein Pacha. La bataille eut lieu à Chehrezor, le lundi 8 zilkadé 944. Mamoun Bek fléchit, se réfugia d'abord à Zelm, puis s'enfuit à Constantinople, où il fut emprisonné.

Sohrab Bek, second fils de Mamoun Bek I. Il s'empara du pouvoir en 945, se mit en rapports avec Chah Tahmasp Séfevi. Il bâtit une forteresse à Mériyan, dont les traces subsistent encore. Quant à Mehmed Bek, le troisième fils de Mamoun Bek I, il fut dépouillé de ses possessions et partit pour Constantinople. Alors Sultan Soleiman laissa libre Mamoun Bek II et le dépêcha au Kurdistan, avec 30.000 soldats sous les ordres de Roustem Pacha. Le jeudi 24 Redjeb 947 une bataille s'engagea à Chehrezor,

(1) Le Cheref Nameh mentionne que Mir Seif oud-Din Soran se réfugia chez Beké Bek, après ses batailles malheureuses avec Houssein Bek Daseni. On y dit aussi que Mirza Bek, fils de Mir Mohammed, épousa la fille de Beké Bek (*C. N.*, pp. 130 et 183). Ce Mirza Bek fut le premier des princes indépendants de Baneh. Ces princes avaient le nom général de Ikhtiar-ed-Din parce qu'ils embrassèrent l'Islam de bon gré.

Institut Kurde de Paris

qui dura 7 jours. Sohrab Bek se retira dans la forteresse de Zelm et y fut assiégé pendant 2 ans. Chah Tahmasp envoya alors une armée de 15.000 soldats sous le commandement de Houssein Bek. Cette armée n'approcha pas à moins des 2 parasanges de la forteresse de Zelm que Roustem Pacha l'ayant appris, mourut inopinement et les Turcs furent battus. Mehmed Bek avec 600 hommes se rendit à la grâce du vainqueur. On l'expédia à Téhéran. — Après cet heureux résultat Sorhab Bek transporta sa résidence de Zelm à Mérivan. En 956 il vit venir chez lui Ilkas Mirza, le frère de Chah Tahmasp, qui fut vaincu dans la bataille à Chehrezor avec Behram Mirza, envoyé par le Chah. Sorha Bek obtint la grâce pour Ilkas Mirza et l'expédia à la Cour. Ilkas Mirza fut envoyé à Kahkaha où on le précipita d'une tour, quant à Sorhab B. on lui fixa une rente viagère de 1000 tomans. Sohrab Bek eut 11 fils : Hassan Bek, Iskender B., Sultan Ali B., Yakoub B., Behram B., Zoulfekar B., Ismchi (?) B., Chahsevar B., Saroukhan B., Kasem B., Besat B. — C'est Sultan Ali B. qui fut nommé héritier de son père. Behram Bek reçut Ravandouz et Amadia, où sa lignée se maintint jusqu'en 1249. Mohammed Bek fut l'homme le plus célèbre de cette famille. Sohrab Bek régna de 945 à 975.

Sultan Ali Bek eut une vie très courte. Il eut 2 fils : Teimour Khan et Hélou K.

Besat Bek, le fils de Sohrab B., régna de 975 à 986. Il s'intéressa beaucoup aux questions religieuses et à la littérature. En 985 Teimour Khan et Hélou Khan, ses neveux, s'insurgèrent contre lui. Il les envoya à la capitale, qui était Kazvine, chez le Chah Ismaïl. Le Chah mourut un an après et ils purent revenir au Kurdistan. Ils ne cessèrent pas leurs intrigues, quand Besat B. fut mort aussi.

Teimour Khan, le neveu de Besat Bek, s'empara du

Institut Kurde de Paris
BIBLIOTHÈQUE

pouvoir qu'il tint de 986 à 996 (1). A cette époque la Perse fut déchirée par l'interrègne. Teimour Khan se soumit au Sultan Mourad qui lui alloua une pension de 100.000 aktché, équivalent de 30.000 tomans. C'est en 993 qu'eut lieu l'attaque du général turc Osman Pacha contre les Persans à Saad Abad près de Tauris. Teimour Khan eut 4 fils : Sultan Ali Bek, Boudak B., Mourad B. et Mir Ilmouddin. Sultan Ali Bek reçut Chehrezor, Kyzyldja, Hassan Abad et Zelm ; Boudak B. reçut Kara Dag, Koï et Harir ; Mourad B. reçut Merivan, Sakkyz, Siah-Kouh, Tilkouh, Khorkhoré ; Ilmouddin n'eut que Chehr Bazar. — Teimour K. conquit Kermanchah, Sengher, Dinver et Zerin Kemer (Guerrous). En 993 il attaqua les domaines d'Omer Bek Kelhor, qui se sauva chez Chah Verdi Khan, Vali du Lurestan, lequel se battit contre Teimour Khan et le fit prisonnier. Il le traita d'ailleurs avec tous les égards et le remit en liberté. En 996 Teimour Khan entreprit de punir les habitants de Guerrous, dont Doulet Iar Sultan fut le chef. Malgré la mort de Teimour K. à l'assaut de la forteresse, la victoire fut complète et Guerrous mis à sac. Teimour Khan fut enterré à Guerrous.

Helou Khan, le frère de Teimour Khan, régna de 996 à 1014. Il fit la guerre à Sultan Sélim pendant 2 ou 3 ans et se fit pardonner par le Chah de Perse. Il transféra sa résidence de Zelm et de Mérivan à Pelengan. A cette époque ce fut une forteresse inexpugnable, entourée des tribus puissantes des Gourans et des Kelhors (2). Helou Khan prit soin de

(1) Nous savons d'après le Cheref Nameh qu'aux environs de 900 Chehr Bazar a été conquis par Pir Boudag Bébé de Souleymanieh.

(2) La tribu des *Gourans* a de nombreuses subdivisions. Elle compte environ 8.000 feux et habite au nord de la grande route Kermanchah-Bagdad, de Serpol à Kerind, dans les montagnes de Dalahou, à Ridjab et Mahidecht; en hiver une partie se rend à la plaine de Zohab. Il y a aussi des *Djaff-Gourans*, qui habitent les montagnes Dalahou et la plaine de Zohab. Quant aux *Kelhors*, ils comptent environ 5.000 feux et habitent la région de Khanékin et Kasri-Chirin, le long de la frontière de Naft Meidan à Elvan. (*Matériaux.*)

INSTITUT KURDE de PARIS

Institut kurde de Paris

fortifier encore plus lesdites places fortes ainsi que Hassan Abad près de Senneh. Ce fut un prince courageux, traitant bien ses sujets. La région florissait et le trésor s'enrichissait. Helou Khan habita à tour de rôle ces 4 forteresses. Sa puissance finit par être suspecte et par ordre de Chah Abbas, Houssein Khan, Vali de Lorestan, à la tête de 10.000 hommes attaqua Helou Khan et l'assiégea en 1012 à Hassan Abad. Houssein Khan fut défait pourtant et poursuivi par Helou Khan. A deux reprises Chah Abbas envoya des troupes contre Helou Khan mais elles furent toujours battues. Alors, la troisième fois, le Chah en personne prit le commandement pour partir, mais son écuyer (djelovdar), Ali Baba, de la tribu des Zenguénés, le déconseilla et le Chah tourna bride d'Ali Cheker. Le pardon remplaça son courroux. Le fils de Helou Khan, Khan Ahmed Khan, fut dépêché avec les cadeaux à la Cour. Le Chah le fiança à sa sœur Zerin Kolah et lui fit promettre qu'il enverrait son père à Ispahan, ce qui fut fait, Helou Khan se rendit à la capitale après le retour de son fils. Il fut bien reçu et obtint le firman nommant son fils gouverneur de tout le Kurdistan — de Hamadan jusqu'à Amadia, Koï et Harir.

Khan Ahmed Khan, le fils de Helou K., régna de 1014 à 1040. Par ordre du Chah il partit à la tête de 20.000 fantassins et cavaliers pour punir les tribus des Moukri et des Bilbas (1). Il leur infligea une défaite, mais une partie des

(1) La tribu des *Moukri* compte 10.000 feux et habite la région de Saoudj Boulag, Akhtetchi, Behi et Tourdjan. Cette tribu a des origines communes avec les Bébés de Chehrezor, les Moukri s'établirent dans les régions indiquées au XV^e^ siècle. Les Khans Moukri se partagent en 5 familles « Baba-Miri ». (*Matériaux.*) Les *Bilbas* (E. Soane) sont des proches parents de Moukri. — V. Minorsky (*Matériaux*) le pense aussi en indiquant que les Bilbas remontent aux Bébés et parlent le même dialecte que les Moukri. Les Bilbas persans se subdivisent en *Mangour*, *Piran*, *Mamach* et *Odjakh-Ka-Khydri*. Les Mangour habitent Mergan (Trkech) et la montagne Guiada, Mamach-Chavala et Pasveh (Nouv. Lahidjan), Piran (Vieux Lahidjan). Ils sont tous, en Perse, environ 8.000 feux. Les Bilbas turcs : *Sen*, 300 feux, à

Institut d'études de Paris

rebelles put se sauver à Ravandouz. Le siège se poursuivait sans grands résultats quand l'ironie des femmes redonna du courage, et la forteresse fut prise d'assaut. Khan Ahmed Khan y laissa son cousin Hassan Bek ; il donna Khochnav à Khaled Bek et Amadia à Osman Bek. Il mit des gouverneurs à Koï et Harir et partit à Mossoul qui lui fut rendu sans coup férir et dont le gouverneur prit la fuite. Les notables offrirent des riches cadeaux au vainqueur. Il alla rendre les hommages au tombeau de Jonas et passa à Mossoul 40 jours pour faire reposer son armée. A la nouvelle de cette conquête Chah Abbas lui envoya un « Khal'at », un poignard enrichi de pierres précieuses, un cheval avec un harnais de grande valeur et 12.000 tomans, en ordonnant de poursuivre la guerre et de s'emparer de Kerkouk et de Bagdad, ce qui fut fait sans grande peine, et Khan Ahmed Khan eut l'honneur de rencontrer à la tête des habitants de Bagdad le Souverain qui était venu. En 1035, après 7 ans et 3 mois d'absence, Khan Ahmed K. revint au Kurdistan. En 1038 Chah Abbas mourut et son successeur, Chah Sefi, fut très gracieux pour Khan Ahmed Khan. De son épouse Zerin-Kolah il eut un fils, Sohrab Bek, que Chah Abbas dès son enfance prit à la Cour pour faire son éducation. Les malveillants ont calomnié cet adolescent et il fut aveuglé après l'avènement de Chah Séfi. Ce coup fit perdre la raison à son père, qu'on dut même mettre dans les chaînes pendant 6 mois. Mais les notables cachèrent sa folie au peuple et gouvernèrent en son nom. Revenu à la santé Khan Ahmed Khan rassembla une grande armée et conquit Kermanchah, Hamadan, Khoi et Ourmiah (1). — Il eut ensuite les velléités de l'indépendance

Dechté Bitven, Kaza de Ramah, *Remyk*, 600 feux, au même endroit, et *Akou*, 2.000 feux, mahal Chaour en hiver ; les pâturages des Mangours en été.

(1) Dans notre Chronique d'Ourmiah nous ne trouvons aucune mention de cette conquête. Kelbali Khan Afchar, établi au commencement de son séjour, au village de Torpak Kala, s'occupait alors de fortifier Ourmiah, l'entoura de murs avec des tours. La seule action militaire qu'on y men-

Institut Kurde de Paris

et se mit en rapports avec le Sultan (Osman II), qui le [illegible]tifia d'un « Khal'at » et le nomma gouverneur de Mo[illegible] et de Kerkouk. Il passa 7 ans à Mossoul en gouve[illegible] cette région, Kerkouk, Souleymanieh et Chehrezor

Soleyman Khan, le fils de Mir Ilmouddin et le petit-fils de Teimour Khan. Se trouvant à la Cour il fut nommé au Kurdistan par le Chah Séfi à la nouvelle de la trahison de Khan Ahmed Khan. Il régna de 1040 à 1066. A cette époque (1041), Sultan Mourad IV envoya son Serasker, Khosrov Pacha, à la conquête de l'Irak Arabi et du Kurdistan. Pour défendre ces confins, Chah Séfi de son côté envoya Zeynal Khan Chamlou, Sepehsalar. La rencontre des deux armées eut lieu à Mérivan ; les Persans furent battus et se sauvèrent à Hamadan, où campa le Chah. Zeynal Khan fut mis à mort. Les Turcs ayant occupé Senneh avançaient vers Hamadan. On les rencontra à Isfendabad. Khosrov Pacha, battu, se sauva à Bagdad, les Persans occupèrent Chehrezor.

Cette victoire ayant été remportée grâce au secours de Souleiman Khan, Chah Séfi lui témoigna son contentement et contribua dès lors à son affermissement. Il l'obligea à transférer sa résidence à Senneh.

C'était d'abord un village qui s'appelait Sineh, puis Senneh et Senneh-Dyz (1), car il y avait là une forteresse, ou, à l'arabe, Senendoudj. En 1046 Souleiman Khan commença à y créer une ville.

Sur une colline, dans le centre, il construisit la citadelle. Il érigea en outre des bâtiments d'État, bâtit des bains, des

tionne à cette époque est l'expédition répressive contre Temer Khan, fils d'Emir Khan Baradosti, qui s'empara de la forteresse Dymdym, à Barandouz. Il y a donc lieu de croire que Khan Ahmed Khan n'alla pas si loin qu'Ourmiah et Khoï.

(1) *Dyz* ou *Douz* se rencontre souvent dans les noms des localités au Kurdistan ; cf. Barandouz, Ravandouz. Quant à Souldouz, on nous a expliqué ce nom par Souli-duz « la plaine couverte d'eau ». Autrement Dyz, Douz sembleraient indiquer le caractère fortifié de l'endroit.

Institut kurde de Paris

mosquées et fit amener l'eau par les « kanats » (galeries souterraines). Quant aux anciennes forteresses — Zelm, Mérivan, Hassan Abad et Pélengan — il les fit démolir. En 1047 Khan Ahmed Khan (que nous avons laissé au service des Turcs, à Mossoul), par la voie de Derbendé Tchakan fit irruption au Kurdistan. Chah Séfi dépêcha contre lui Ali Bali Zenguéné, Mirakhor Bachi, avec 300 hommes; Siavouch Bek, Koullar Aghasi; Chah Verdi Khan, Vali de Lorestan, et Agha Khan Mokaddem (1) Djevanchiri. Après une bataille à Mérivan, où il essuya la défaite, Khan Ahmed Khan prit la fuite à Mossoul, où il mourut 6 mois après en 1048 et fut enterré près du tombeau du prophète Jonas. La victoire contribua à la puissance de Soleiman Khan. Il fut aimé par Chah Abbas II et trépassa en 1066. — D'après le conseil de Mourid Sultan Kelhor, le Chah fit le partage suivant: Senneh échut au fils de Soleiman Khan, Kelbali Khan; Mérivan au second fils, Khosrov Khan; Sakkyz et Siah-Kouh à Sohrab Sultan; enfin, Pelengan à Mourid Sultan Kelhor et Chehrezor et Chehr Bazar à Mohammed Khan Gourdji.

Kelbali Kan, le fils de Souleiman K., régna de 1067 à 1082. Ce fut un seigneur sage, qui sut gagner la bienveillance de Abbas II et obtint de la sorte tout le Kurdistan. On lui confia le commandement d'une expédition contre le Khouzistan où il rendit des services notoires. Il accumula une grande fortune et mourut en 1082.

Khan Ahmed Khan II, le fils de Kelbali Khan, régna de 1082 à 1091. Après avoir reçu le firman l'instituant au pouvoir, il n'agit pas sagement. Il mena une vie joyeuse et dilapida la fortune paternelle. Il est connu sous le nom de Khan Zerriné. Enfin son oncle, Khosrov Khan, fit savoir au Chah cette inconduite et fut nommé à sa place.

(1) *Mokaddem*, tribu turque de la région de Maragha.

Institut turc de Paris

Khosrov Khan, l'oncle du précédent, fut au pouvoir de 1091 à 1093. Il vint à Senneh de Mérivan, arrêta son neveu et l'envoya à Ispahan. Il fut d'une nature cruelle et les habitants s'en plaignirent à la Cour. Le Chah les renvoya en intimant à Khosrov Khan d'être plus humain, mais ce fut en vain. Khosrov K. punit les plaignants et après de nouvelles plaintes fut mandé à Ispahan et mis à mort sur le Meidané Chah.

Teimour Khan Adjirloui (un étranger et non un membre de la famille des Beni Ardelan) fut au pouvoir de 1093 à 1099. Bien que bon pour les habitants, il fut destitué.

Khan Ahmed Khan II fut nommé pour la deuxième fois et resta de 1099 à 1107. Les circonstances ne lui apprirent rien, il ne changea pas sa façon d'agir. C'est alors que Souleiman Pacha Baban (1) (Bébé), présumant la faiblesse du pouvoir, fit irruption dans le pays en 1103. Il conquit Mérivan, Sakkyz et Aoraman, tua le gouverneur de Sakkyz, Sohrab Bek, et celui de Mérivan, Ibrahim Bek Mir Iskenderi. Chah Soleiman envoya les renforts sous Roustem Khan, Sepehsalar, et Abbas Khan Ziad Oghli. Dans la bataille de Mérivan Baban fut vaincu. Puis, grâce aux intrigues de Kasem Sultan Aorami, Ziad Oghli accusa plusieurs chefs et habitants d'avoir été cause de cette irruption ennemie. Mille deux cents personnes furent mises à mort, leurs biens furent confisqués et on érigea dans la plaine de Mé-

(1) La tribu des *Bébés* ou *Baban* remplaça la tribu disparue des *Sorans*. Elle porte ce nom d'après son ancêtre Bébé Souleyman de Pijder, qui a rendu aux Turcs dans leur lutte avec la Perse de grands services, vers 1678. Un des beks de cette famille, Ibrahim Pacha, fonda en 1786 à la place du village Melik Hindi une ville, qu'il nomma, en l'honneur de Bouyouk Souleyman, gouverneur d'Irak, Souléymanieh, et cette ville devint résidence des beks Bébé (*Matériaux* et *Irak Arabi*, par le consul de Russie à Bassorah, M. A. Adamov). Chez Rich (*Narrative of a Residence in Koordistan*, Londres, 1836) on trouve la liste des Pachas de Souleymanieh de la dynastie Bébé jusqu'à 1228 H. Cf. aussi M. Bittner. *Der Kurdengau Uschnuje*, Wien, 1895, p. 88, note 49.

Institut Kurde de Paris

rivan une colline de crânes, nommée Kellin Kouh. Le Chah fit exécuter Ziad Oghli sur le Meidané Chah à Ispahan pour ces cruautés. En 1107 Chah Hossein destitua Khan Ahmed Khan et mit à sa place le fils de Khosrov Khan, exécuté en 1093, Mohammed.

Mohammed Khan, le neveu de Khan Ahmed Khan, fut au pouvoir de 1107 à 1113. Il fit revenir de Turquie les chefs effrayés par les sauvageries de Ziad Oghli. Pour pacifier le Kurdistan et l'Azerbeïdjan Chah Hossein envoya Hossein Khan Lor. A cause d'une révolte de la population Mohammed K. fut destitué.

Mohammed Khan Gourdji (un étranger) de 1113 à 1116. Il afficha trop sa religion sunnite du rite chaféite, ce qui fut cause de sa destitution par le Chah. On n'en sait rien de plus.

Hassan Ali Khan, le fils de Mohammed Moumin Khan Itimad-oud-Douleh (un étranger encore), de 1116 à 1118. Celui-ci, à l'encontre de son prédécesseur, fut un chiite par trop zélé. Il opprima les Kurdes Sunnis et n'agit pas avec eux d'après leur loi coutumière (kânoûn-é ili vè-achâïr), et extorqua de l'argent. En allant à la chasse près de l'Imam Zadeh d'Omar-ibn-Ali il donna ordre de détruire ce sanctuaire. En rentrant il tombe mort à sa porte en s'écriant « *Pir-é omarihâ merâ χedend* ». Les « Piré omaris » m'ont tué. Il fut d'un naturel sauvage (*vahchî-nejâd*).

Hossein Ali Khan, son frère, lui succéda pendant 16 mois (1116-1118). Il ressembla à son frère, la population se révolta et le renvoya à Ispahan, d'où on nomma *Keikhosrov Bek*, un « iasaoul » de Chah Soltan Hossein, de 1118 à 1119. Quand les habitants apprirent sa basse origine ainsi que son inaptitude à gouverner, ils le renvoyèrent à Ispahan.

Institut Kurde de Paris

Abbas Kouli Khan, petit-fils de Khan Ahmed Khan I, fut au pouvoir de 1121 à 1128. Après une longue absence de leurs seigneurs naturels les habitants se soumirent volontiers. En 1128 le Chah l'envoya avec les recrues du Kurdistan à Kandahar. Quand son armée arriva à Téhéran et y vit l'anarchie prédominante, elle rebroussa chemin et revint au pays. Abbas Kouli Khan n'en alla pas moins se présenter au Chah, qui le fit mettre dans les fers et nomma au commandement des troupes du Kurdistan Ali Kouli Bek, le petit-fils de Kelbali Khan, en lui confiant en même temps la province.

Alikouli Bek fut au pouvoir de 1128 à 1132. Il vivait pauvre et retiré dans la région de Khorkoré, au village de Chahle et il répétait volontiers cette phrase. *Eguer Khodâ bedehed der kariyè hem mî-dehed!* C'est là que vint le trouver l'envoyé du Chah, Ali Khan, avec le firman et les habitants prirent peur. En approchant de Senneh il fut abordé à un parasange de la ville par tous les notables avec des riches cadeaux. Dès son avènement au pouvoir le Chah lui confia une expédition répressive au Lourestan qui était en rébellion. Il s'acquitta très bien de cette tâche, battant les rebelles et envoyant à la capitale les chefs lors et bakhtiars, qui lui donnèrent maints présents. Le Chah fut magnanime pour les vaincus repentants et les renvoya au pays, quant à Ali Kouli Bek il rentra triomphant à Senneh. En 1132 eut lieu l'invasion afghane en Perse. Profitant de cette occasion Khané Pacha, fils de Mehmed Pacha (cousin de Soleiman Pacha) Bébé, attaqua le Kurdistan. Après une bataille malheureuse à 5 parasanges de Senneh, Ali Kouli Bek se sauva à Ispahan.

Khané Pacha Baban fut au pouvoir de 1132 à 1136. Les habitants le rencontrèrent avec des cadeaux et en demandant l'aman. Il fut un bon gouverneur. L'anarchie

Institut Kurde de Paris

gén[illegible]ui régnait alors en Perse, et l'invasion afghane firent qu'il ne fut pas inquiété. Il fit même construire une medresseh et une belle mosquée avec un haut minaret. Cette mosquée fut démolie plus tard par Amanoullah Khan le Grand, qui planta Baghé Ferdovsi à la place. Après 4 ans de séjour à Senneh, Khané Pacha retourna dans son pays des Babans et laissa à Senneh son fils.

Ali Khan, de 1136 à 1142. Ce seigneur passait son temps en discourant avec les oulemas et les poètes. A l'avènement de Nadir Chah ou plutôt Tahmasp Kouli Khan qui n'était alors que le Sepehsalar de Chah Tahmasp II, mais qui faisait déjà parler de lui, Ali Khan, sans entrer en discussion, en suivant le conseil de Nadir, quitta Senneh, où le Chah renvoya Abbas Kouli Khan, lequel d'ailleurs mourut peu après.

Sobhan Verdi Khan, le fils d'Abbas Kouli Khan, fut au pouvoir de 1143 à 1153. Très religieux il gouverna d'après les us et les coutumes du pays, il fit des embellissements dans la ville. En 1148 (1) Nadir Chab parti d'Ispahan en campagne contre le Chirvan arriva le 18 Safar à Senneh et logea au palais du gouverneur. En s'adressant à Sobhan Verdi Khan, qui se tenait modestement en bas, il lui dit : *Mâ neyâmedè-îm djâyé tora ghasb konim ; tâlar-é-chomâ besyâr bozorg est ; yek taraf ôn nechîm mé mâ bâched kè bè-saltanet machghoûl chevîm vè-djânebé digueré in menzel-é chomâ bâched kè bè-hokoûmet bè-perdâzend.* » Sobhan Verdi Khan lui soumit en pichkech 14.000 menn de beurre et 10.000 tomans. Néanmoins en 1148 après le couronnement de Nadir Chah dans les steppes de Mougan Sobhan Verdi Khan fut destitué et remplacé

(1) Cette fois-ci Nadir Chah n'alla pas par Ourmiah. Il y est allé plus tard en 1157 et son courroux fut terrible. Il étrangla personnellement quelques nobles afchars et en fit aveugler 18. (*Chron. d'Ourmiah.*)

Institut kurde de Paris

par son frère Moustafa Khan, qui arriva à Senneh au mois de Moharrem 1149. Après 4 mois de son gouvernement la population se révolta et Sobhan Verdi K. revint. En 1153, au retour de Nadir Chah de l'Inde et à son départ à Khârezm contre Ilbars il manda Sobhan Verdi Khan et nomma comme gouverneur du Kurdistan son fils, Ahmed Soltan, qui l'avait accompagné dans sa campagne de l'Inde. Il lui donna le titre de Khan (1) et lui attribua le pays à partir de Hamadan et jusqu'aux confins de Mossoul.

Ahmed Khan, de 1153 à 1154: quand Nadir Chah se rendit au Daghestan il lui ordonna de le suivre.

Sobhan Verdi K., pour la troisième fois, resta un an et quatre mois (1154-55).

Ahmed Khan retourna à Senneh en 1155. Il eut alors une grande famine et Ahmed Khan dépensa les réserves de blé faites par ordre de Nadir et pour son armée. Quand Nadir envoya chercher du blé et qu'on lui rapporta ce qui en était, il condamna Ahmed Khan à mort. Ce dernier, prévenu à temps, se sauva en Turquie, à Chehrezor avec 2.000 cavaliers. Zaher Bek, ilbegui de la tribu de Djaff (2), voulut lui opposer la résistance, mais fut battu et Ahmed Khan prit le chemin de Souleymanieh. Khaled Pacha

(1) Il y aurait une étude très intéressante à faire sur ce titre de Khan et sur ses origines en Perse.

(2) La tribu des *Djaff* compte 50.000 feux. Elle habite le Mahalh Chehrezor du Sandjak de Souleymanieh, du vilayet de Mossoul. Elle passe l'hiver aux environs de Hadji Kara et de la montagne Kachkayé-Bagdad et l'été à Ser-Chivesné. Avant la guerre son chef était Mahmoud Pacha, de la famille Keykhosrov Bégui. Cette tribu habitait au paravant le district de Djevanroud (Djouanrou) à Ardelan et en émigra vers 1700. Un de ses chefs, Osman Pacha, contribua beaucoup à la puissance de la tribu par son mariage avec Adèleh Khanoum, d'une ancienne famille d'Ardelan. Cette femme nous fournit un bel exemple d'une dame kurde qui sait tenir au besoin les rênes du gouvernement. M. V. Minorsky lui rendit visite à Alebtché, près Souleymanieh.

Institut Kurde de Paris

Baban lui présenta sa soumission. De là il se rendit à Mossoul et y fit tuer le gouverneur qui voulut lui résister. Il nomma à sa place un certain Mehmed Tchelebi, puis poursuivit sa marche à Diarbekir et Alep et ainsi, après 1 mois et 4 jours, il arriva à Stamboul, où on le reçut avec tous les égards et on lui donna le gouvernement d'Andrinople. Ayant appris ses prouesses Nadir Chah nomma au Kurdistan Hadji Maoula Verdi Khan Kadjar en 1156. Le père de Ahmed Khan fut nommé beglerbegui de Téhéran. Mais le Kadjar ne se concilia pas la population, et alors.

Soubhan Verdi Khan pour la quatrième fois fut nommé à Senneh en 1157 et y resta jusqu'à sa mort en 1161. On lui adjoignit pour la garde du Kurdistan 1.000 hommes, Afghans et Khorassanis, sous le commandement de Mehmed Riza Bek Gourdji, un grand intrigant. Or, quand à la fin de Djemadi-oul-Akher 1160 coururent les bruits de la mort de Nadir Chah, assassiné, Soubhan Verdi Khan appela le Gourdji et le pria de déguerpir au plus vite et sans chercher de chicanes. Sept mois plus tard, le neveu de Nadir, Adel Chah (1), fit acte de prétendant et nomma au Kurdistan un certain Houssein Ali Khan Ardelani qui lui rendit des services. Sobhan Verdi Khan mourut en 1161 à Hamadan et fut enterré sur la montagne Cheida, au Kurdistan.

Hassan Ali Khan, de 1161 à 1167. Il s'occupa beaucoup de la bonne gestion de la province. En 1164, Kerim Khan Zend attaqua Senneh et dépouilla cette ville. Hassan Ali

(1) Ali Kouli Khan, neveu de Nadir Chah, qui fut envoyé pour pacifier le Seistan, se mit du côté des révoltés et se proclama Chah. Il régna seulement 2 ans (1160-1161 H.), mais il eut le temps de s'emparer à Kalati Nadiri du trésor et fit massacrer toute la famille de Nadir Chah, sauf Chahrokh Mirza, âgé de 14 ans. En même temps il fit émasculer Agha Mohammed Khan, âgé de 5 ans, le fondateur de la dynastie des Kadjars. Cet Adel Chah fut aveuglé par son frère Ibrahim, et tué par les soldats. Sykes, *History of Persia*, II, pp. 370, 371, 385.

Institut kurde de Paris

Khan se réfugia dans la forteresse de Kara Touré, où il fut assiégé sans résultat par Cheikh Ali Khan Zend, qui se vengea en incendiant Senneh. En ce temps Ali Merdan Khan Bakhtiar leva une armée et se dirigea sur Kermanchah; d'autre part un inconnu à Bagdad se proclama comme fils de Sultan Houssein et s'attribua le nom de Sultan Houssein II. Le monchi (secrétaire) de Nadir Chah Mirza Mehdi-Khan confirma cette déclaration et amena l'imposteur à Kermanchah, où Ali Merdan Khan l'employa comme un instrument d'intrigue entre ses mains et marcha au Kurdistan. De son côté Hassan Ali Khan, à qui se joignit le rival d'Ali Merdan, Kerim Khan Zend, alla à la rencontre de l'imposteur. La bataille eut lieu à Bilavar. Ali Merdan fut battu, l'imposteur fut tué et les vainqueurs eurent un riche butin. Là-dessus Hassan Ali Khan retourna à Senneh et Kerim Khan à Kermanchah. En 1167, quand Azad Khan Afghan prétendit au trône à Ispahan, il nomma au Kurdistan un certain Selim Pacha, originaire de Turquie; quant à Hassan Ali Khan il fut mandé à la capitale. Azad Khan reçut de Selim Pacha un pichkech de 4.000 tomans, et quand Hassan Ali Khan se présenta à Ispahan il le renvoya à Senneh. Le jour de son retour il fut mis à mort par Selim Pacha, mais une année ne s'écoula pas sans que les habitants s'insurgèrent et chassèrent le Pacha, qui s'enfuit à Achref, auprès de Memed Hassan Khan Kadjar, qui commençait à gagner de l'influence. Il le pria de l'affermir au pouvoir à Senneh, mais le Kadjar avait auprès de lui comme serviteur fidèle Khosrov Khan, le fils de Khan Ahmed Khan Ardelani. C'est lui qui fut nommé au Kurdistan. Ici l'auteur de la chronique d'après le récit de son grand-père, qui servit Khosrov Khan, ajoute les paroles du Kadjar : *Tô Mohammed Hasanrâ chénakhtèi ; men tchenîn kesî nîstem kè tcheçhm eç khédmet bè-poûchem vè-velâyetrâ bè-chakhs-é bigânè bè-forôuchem. Dobarè mî-fermâyed : Tô ser ket-*

Institut Kurde de Paris

chel Mohammed Hasanrâ bè-chénâkhtèi; men tchenîn kesî nîstem; herf-é men yekîst; vè-Sâheb-é Kordestân tôï.

Khosrov Khan le Grand (1) régna de Moharrem 1168 à 1203. Ce fut un seigneur courageux et un administrateur juste. Grâce à lui la population devint prospère durant 30 ans de calme. En 1168 Azad Khan (2), se sauvant de Kerim Khan Zend et de Mehmed Hassan Khan Kadjar, s'enfuit par la voie de Hamadan en se dirigeant vers l'Azerbeidjan, mais en route l'idée lui vint de s'emparer du Kurdistan. Il apparut inopinément près de Senneh et investit la ville. Le siège dura 120 jours et Khosrov Khan s'enferma dans la forteresse, ayant expédié des gens pour lever ses hommes. A l'apparition de ces renforts Azad Khan prit la fuite et fut poursuivi jusqu'à Guerrous. On eut un riche butin. Khosrov Khan fit son rapport à Mehmed Hassan Khan Kadjar, qui lui envoya un magnifique étalon richement caparaçonné d'un prix qui n'était pas moindre que 3.000 tomans. Kerim Khan Zend vit cela d'un mauvais œil. Aussi, quand au milieu de Djemadi-oul-Akher 1172 Mehmed

(1) Sykes, *op. cit.*, II, p. 387, parle de Khosrov K., comme d'un contemporain d'Agha Mohammed K. Kadjar : « Parmi les chefs kurdes du côté persan de la frontière, le plus puissant était Khosrov K., vali d'Ardelan. De sa capitale, Senneh, il gouvernait sur une grande région et dans cette ville en 1810 son fils a reçu princièrement Malcolm. Khosrov K. commença par soutenir Kerim Khan, mais, ensuite, s'étant allié à Ismaïl Khan et après avoir battu Djafar Khan il envoya tout le butin à Agha Mohammed et devint son partisan chaleureux. »

(2) La lutte d'Azad Khan avec Kérim Khan Zend se réduit brièvement à ceci : en 1166 Azad se fortifia à Kazvin et Kérim K. fut obligé de reculer jusqu'à Ispahan; il essaya une autre fois de combattre Azad K., mais, battu, il s'enfuit à Chiraz et de là vers Bouchir. Sur un des cols « Kotalé-Kemerdji », les Afghans, en descendant presque à pic, furent attaqués et défaits par un allié de Kerim K., Roustem Khan, un khan de cette région. Après cela, en 1171, Kerim K. occupa l'Azerbeïdjan et Azad Khan, après avoir passé quelque temps dans des cachettes, se rendit à sa merci. Kérim K., vu la valeur de cet ennemi, le traita très bien. (Sykes, *History of Persia*, II, pp. 373-74.) Dans notre *Chronique d'Ourmiah* il y a beaucoup de détails sur Azad Khan et ses aventures.

Institut d'Urdu de Paris

Hassan Khan fut assassiné par Sebzali, un Kurde d'Asterabad, et par Mehmed Ali Agha, Khosrov Khan commença à prendre les mesures de précaution en se fortifiant à Senneh et en levant des hommes, mais Kerim Khan Zend, l'ayant appris, lui envoya la nomination et un « Khal'at » et le rassura de la sorte. — En 1173 pendant le séjour de Kerim Khan à Sultanieh, Khosrov Khan y dépêcha son fils avec des cadeaux en conséquence. En 1176 Suleiman Pacha Bébé, ayant jeté son dévolu sur les riches domaines de Senneh, arriva jusqu'à Mérivan où il fut mis en déroute. Pour se venger de Khosrov Khan il alla présenter ses hommages à Kerim Khan et grâce à des beaux cadeaux parvint à ce que Khosrov Khan fut mandé à Chiraz; tandis que lui-même obtenait sa nomination au Kurdistan. Mais il ne profita pas longtemps de son succès, ayant été assassiné en dormant par un certain Ibrahim. Par ordre de Kerim Khan son frère, Mehmed Pacha, fut nommé à Souleimanieh et son fils Ali Khan, à Senneh. Après deux ans, c'est-à-dire en 1179 (1) Kerim Khan de nouveau rendit Kurdistan à Khosrov Khan, qui, à son retour, s'occupa à construire une belle « maison du Gouvernement », « Khosrovieh », qu'on peut encore admirer de nos jours. Khosrov Khan entre les autres seigneurs en Perse était le premier par son influence et sa puissance. — En 1193 Kerim Khan mourut. Il y eut alors de l'anarchie dans le royaume et des prétendants commencèrent à apparaître. Entre autres un certain Allah Gouli Khan Zenguéné s'entoura de 20.000 cavaliers de sa tribu, de celle de Kelhor, ainsi que des gens de Zohab et par la voie de Sakhné et de Kengaver marcha pour la conquête du Kurdistan en premier lieu.

(1) Il est curieux à noter que dans la *Chronique d'Ourmiah* on dit : « En 1179, H. Khosrov Khan, vali d'Ardelan de Senneh, poursuivi par ses ennemis et étant lié d'amitié avec Roustem Khan (Beglerbégui d'Ourmiah) vint chez lui. Roustem K. d'abord le reçut selon la loi d'hospitalité, mais ensuite, conseillé par quelques Afchars, le tua. » Il nous est difficile d'y prêter foi en compulsant nos deux chroniques.

Institut Kurde de Paris

Il eut comme partisan Mehmed Rechid Bek Vekil, lequel, quelque temps avant, avait quitté le Kurdistan pour Kermanchah. L'imposteur Allah Gouli fut battu par Khosrov Khan au col « Guerdénéié Bagan », à 3 parasanges de Senneh. Il y eut un grand butin en richesses et munitions et tout fut partagé entre les combattants. Le traître Mehmed Rechid fut fait prisonnier. Khosrov Khan lui adressa ces paroles : *Vekil eẓ herîchè bè-goẓerî sokhan-é dôst khôchter est. Chalgham vè-belghoûr-é Kordestân khôdemân behter eẓ ta'amèyé eïvân-é Kermânchâhân est*, et le laissa libre. Il nomma l'oncle de l'imposteur, Hadji Ali Khan, gouverneur de Kermanchah. La bataille de Guerdenéié Bagan n'est mentionnée chez aucun historien. — En 1200 un autre prétendant, Djafar Khan Zend (1), arriva d'Ispahan à Hamadan pour attirer Khosrov Khan de son côté. Khosrov K. se rendit à Hamadan, mais après avoir pris conseil, lui, le plus puissant seigneur de la Perse, il décida de combattre le prétendant et adressa son appel à Memed Houssein Khan Karagueuzlu, aux khans de Guerrous et à Ali Khan de Khamseh. Tous consentirent et le rejoignirent avec 1.000 hommes.

Le camp des alliés se trouvait au village de Behar, près Hamadan. Le 24 Chaban la bataille eut lieu aux environs de ce village. On se battit pendant 2 jours et la lutte fut acharnée et opiniâtre. Finalement le prétendant essuya une défaite complète et se réfugia derrière les retranchements et l'artillerie, étant gardé par les Kurdes. Nuitam-

(1) D'après la *Chronique d'Ourmiah* ce n'est pas Djafar Khan Zend, mais Ali Merdan Zend. Le serdar d'Ourmiah, mécontent des faveurs qu'Ali Merdan Zend accorda à son rival Nedjef Kouli K., fit lever des troupes et se rendit à Senneh pour négocier une alliance avec Amanoullah Khan en vue de la conquête de l'Irak. — La *Chronique d'Ourmiah* confond Khosrov K. avec Amanoullah K., d'ailleurs tous les deux très connus dans l'histoire. Ces négociations n'aboutirent à rien. Chez Sykes, II, nous trouvons qu'après la mort de Kérim K., différents personnages de sa famille, Zeki K., Aboul-Fath, Ali Mourad se déclarèrent prétendants. Quant au nom d'Ali Merdan, il y eut un prétendant bakhtiari de ce nom du temps d'Azad K., Afghan.

Institut Kurde de Paris

ment il renvoya un modjtehid de Hamadan avec des pierreries et le Koran chez Khosrov Khan en priant de le laisser partir. Khosrov Khan consentit et le prétendant put se sauver à Ispahan avec 3 guides que lui donna Khosrov K. Non content de sa victoire Khosrov Khan continua la campagne et conquit Melaïer, Tousergan, Guezaz, Karakhan et Golpaïegan. — En se reposant avec son armée dans ce dernier lieu il demanda à Djafar Bek : « Comment trouves-tu mon Saltanet (Royaume) », sur quoi l'autre lui rappela *Chalgham* et *Belghoûr* (voir plus haut). Alors Khosrov K. envoya tout le butin et tous les prisonniers à Agha Memed Khan Kadjar avec une humble lettre. Le Chah, à son tour, lui envoya des cadeaux et un firman pour les districts de Senqer et Guélian.

Après le couronnement on manda plusieurs fois Khosrov K. à Téhéran, mais il ne s'y rendait pas jusqu'en 1203, quand son fils Khan Ahmed Khan fut nommé comme son remplaçant. Khosrov K. tomba malade à Téhéran de beaucoup d'émotions tandis que son fils, parti en expédition contre les tribus de Moukri et Bilbas, fut tué au retour. Ayant appris cette triste nouvelle Khosrov K. perdit la raison. Son oncle, Loutfali Khan, fut nommé gouverneur et lui-même mourut fou à Ispahan en 1204.

Loutfali Khan, de 1204 à 1209. — En 1206 le Chah l'envoya contre le Khouzistan insurgé. L'expédition réussit et il envoya le butin et les chefs au Chah. En 1208 il y eut de nouveau une révolte au Khouzistan, où l'on envoya le fils de Loutfali Khan, qui se trouvait à la Cour Hassan Ali Khan. Il pacifia cette province et revint à la capitale. En 1209, son père étant mort, le Chah le nomma à sa place.

Hassan Ali Khan, de 1209 à 1214. Il est connu pour sa piété et son amour pour la chasse. Il ne gouverna pas et s'en

Institut Kunde de Paris

déchargea sur un de ses serviteurs. En 1211 on lui ordonna avec 500 hommes de rejoindre le Chah, qui se rendait par l'Azerbeïdjan à Karabagh, Choucha et Tiflis. Croyant pouvoir profiter de son absence un de ses parents, Sobhan Verdi Khan, trouva quelques mécontents et alla avec eux pour porter plainte au Chah. Le sort a voulu que le Chah fut tué dans la forteresse Penah-Abad (Choucha). L'armée se dispersa, mais Soubhan Verdi Khan réussit à rentrer à Senneh quelques jours plus tôt que Hassan Ali Khan et se proclama gouverneur. D'ailleurs sept jours plus tard quand apparut le vrai seigneur l'intrigant se sauva chez les Bébé.

Au mois de Zilhidjé 1212, à l'avènement au trône de Feth Ali Chah, ce même Soubhan Verdi Khan envoya le fils de Khosrov Khan Vali, Amanoullah Khan, chez le Chah avec 20.000 tomans or. Amanoullah K. arriva à Téhéran au mois de Moharrem 1213, descendit à la maison de Mirza Ahmed Khan Veziré Kordestani, ancien « mostoufi » (comptable), qui lui conseilla de présenter ce bon cadeau et d'obtenir en récompense la nomination à Senneh pour soi-même, pas pour Sobhan Verdi Khan.

Au retour du Chah après la conquête du Khorassan et par l'intermédiaire de Hadji Ibrahim Khan Sadrazam ce sage conseil fut suivi et au mois de Safar 1214 deux ordres furent promulgués : un de mettre Hasasn Ali en prison, l'autre de nommer Amanoullah Khan à sa place.

Amanoullah Khan le Grand (1), de 1214 à 1240. Ce seigneur est le plus connu par sa haute intelligence et beaucoup de qualités. Il était pieux et la mosquée Darol-Ihsan

(1) Il est intéressant de citer ici un passage concernant Amanoullah K. textuellement :

Chohret-é djavânmardî în chakhs-é bozorg ez baski 'âlemrâ gufrifté boûd kè pâdichâh-é Hindoûstân der vakt-é mohâdrebè bâ Englis estemdâd ez oû kerdè vè-kaghaz-é mofassell der ne hâyet-é khozoû vè-khochoû'bè-oû nevichtè boûd. Der resîden-é în kâghez vè-kouvvet-é ôn bozorg der în Tarikh ettefâk ouftâd vè-asl-é în kâghaz der nezd-é in hakîr... hâzer est.

Institut Kurde de Paris

date de son temps. En 1216 Hassan Ali Khan s'évada de la prison et se réfugia chez les Bilbas voulant reprendre Kurdistan à son heureux rival. Il fut battu par Amanoullah Khan à Zéribar, reçut une blessure et tomba prisonnier. Renvoyé à Téhéran il mourut en prison.

En 1218 Amanoullah Khan fit exécuter les 4 fils de Memed Rechid Bek, et ainsi l'esprit de révolte fut éteint dans le pays. Amanoullah Khan s'occupa à acheter des propriétés, encouragea l'agriculture, aménagea dans tous les villages des places fortifiées et y fit planter des jardins et des bosquets. — Une attaque inattendue d'Abdour-Rahman Pacha Bébé avec les Turcs fut facilement repoussée. En 1234, le Chah lui donna sa servante, Serounaz Khanoum, en mariage, la dotant d'une garde-robe de 10.000 tomans. Amanoullah Khan lui donna le nom de Kabazer Khanoum. Peu après c'est sa fille même, Hosné Djehan Khanoum, que le Chah donna en mariage à Khosrov Khan, fils d'Amanoullah. Elle s'appellera ensuite Valieh Khanoum. Pour répondre dignement à toutes ces faveurs Amanoullah Khan, accompagné de la noblesse kurde, se rendit à Téhéran et y donna un magnifique festin qui coûta 200.000 tomans. Il y eut à ce festin *Asâsî 'adjîb vè-esbâb-è gharîb*. Après le festin Amanoullah Khan emmena sa bru au Kurdistan. Son fils aîné, Mohammed Hassan Khan, prit toutes ces manifestations en mauvaise part. Il partit avec ses partisans dans les régions de Zohab et de Guermsir et ayant soulevé les tribus de là-bas, commença à piller les possessions paternelles. Il ne prêta aucune attention aux admonestations, il ne fut même pas ému par un « rakam » d'Abbas Mirza le condamnant à la punition. Feth Ali Chah lui-même envoya auprès de lui son Chater Bachi Baba Ali Khan, qui n'eut pas plus de succès. Les pourparlers étaient menés par un kaïmakam, qui ne pouvait que répondre *Eẓ bâgh nèmî-Aïed*, et cette phrase est devenue proverbiale en Perse. On eut alors recours à la force armée.

Institut kurde de Paris

Une bataille eut lieu au village de Naraoui, à Revansir. Chater Bachi y fut présent et alla d'un côté à l'autre avec le Koran, en appelant à la paix, mais la bataille entre père et fils fut des plus acharnées. Mohammed Hassan Khan fut fait prisonnier et avec lui plus 100 hommes qui tous furent tués. Dans cette bataille périrent 440 nobles Kurdes. — Mohammed Hassan K. mourut en 1235. Après sa mort le père fut plus froid pour l'autre fils. — Enfin Amanoullah Khan eut encore avant sa mort d'après l'ordre du Chah, à donner une bonne leçon à la tribu de Djaf, qui ne cessait pas d'inquiéter ces confins. Les troupes se réunirent au point de ralliement près le pont sur la rivière de Garan.

Khosrov Khan, le fils d'Amanoullah Khan, de 1240 à 1250. Il est renommé dans l'histoire par sa fortune, par son éloquence et son art poétique, ainsi que par son écriture calligraphique en « nastalik ». On dit de lui *Servet vé-himmet où Machhoûr-é 'âlem vé-ʒarbol-masal Tork vé-Deïlem chod*. En 1243, son pays eut à subir une famine atroce. Il se montra très généreux et en renonçant au recouvrement des dettes fit brûler pour 350.000 tomans de reçus de ses débiteurs. En 1246 eut lieu l'insurrection de Chah Mourad Bek, mir de Ravandouz, qui s'empara de Saoudj Boulag, Lahidjan et Serdecht (1). Khosrov

(1) Ravandouz, grâce à sa situation presque inexpugnable, servait souvent de foyer de révoltes, dont la plus célèbre n'est pas celle mentionnée ci, mais la révolte de 1833, sous Mohammed Pacha l'Aveugle. Ce personnage farouche serait digne d'un article à part, tant il glorifia les fastes du Kurdistan par ses faits et gestes. Contentons-nous d'indiquer que la révolte de 1833, paraît-il, eut sa source dans la propagande du vice-roi d'Égypte. Les Turcs furent obligés d'envoyer en 1833 au Kurdistan une expédition sous Rechid, pacha de Sivas, qui n'aboutit qu'à la dispersion des avant-gardes kurdes. Pour attaquer le gros de leurs forces en 1834, on y ajouta les troupes d'Ali Riza pacha de Bagdad, et de Mohammed pacha de Mossoul, ce qui amena le nombre à 40.000 hommes. Malgré toutes les difficultés de ravitaillement et de communication dans ce pays montagneux par excellence, Mohammed P. fut obligé à se rendre et envoyé à Constantinople, y fut par-

Institut Kurde de Paris

Khan fut chargé par Feth Ali Chah de réprimer cette révolte et s'en tira avec succès. Il battit le rebelle et le poursuivit jusqu'à Koï et Harir. Il le frappa d'une amende, *Djerîmé*, de 30.000 tomans. En 1247, par ordre du Chah il rétablit à Souleymanieh Mahmoud Pacha (1) Bébé, qui en fut chassé par son frère Souleyman Pacha. En 1250, la peste ravagea Sénneh et Khosrov Khan mourut au mois de Rabi-oul-Evvel. Il eut 3 fils et 3 filles. Le Chah nomma son fils Riza Kouli Bek, qui n'avait que 10 ans, et Valieh Khanoum fut chargé de la régence.

Riza Kouli Khan, fils de Khosrov Khan, resta au pouvoir de 1250 à 1266 avec des intermittences, comme on va le voir. Dès son avènement au pouvoir, Ardechir Mirza Roukn-oud-Dovleh, gouverneur de Guerrous, voulut lui reprendre ses domaines, mais fut battu par Valieh Khanoum. En 1251, quand eut lieu le couronnement de Mehmed Chah, Valieh Khanoum lui demanda en mariage pour Riza Kouli Khan sa sœur Toubé Khanoum. Elle alla elle-même la chercher à Téhéran avec tout le faste qui sied à une si grande et noble dame. Pendant les cinq à six années suivantes, Riza Kouli Khan gouvernait d'après les indications de sa mère régente.

En 1257, Mahmoud Pacha Bébé avec 1.000 tentes de

donné grâce à son repentir sincère. (*Irak Arabi*, Adamov). Sur Ravandouz, ou Rouïn Dyz, consulter *Der Kurdengau Uschnuje* par le docteur M. Bittner, Wien 1895 et Thielmann « Streifzüge » p. 326, Brauer und Plath, « Geographie und Statistik von Asien », p. 817.

(1) Il s'agit de l'insurrection de Mahmoud Pacha. Cette insurrection s'explique par l'affaiblissement du prestige turc grâce aux affaires égyptiennes, après la défaite infligée par des Égyptiens aux Turcs à Nissibine, en 1839. Quand les Turcs s'aperçurent des velléités de Mahmoud P., on nomma à sa place en 1841 Ahmed Pacha. Mahmoud fut soutenu en effet par le Gouvernement persan, mais les troupes persanes furent battues près Souleymanieh, ce que notre chronique passe sous silence. Cet incident de frontière ainsi que l'attaque turque sur Kerbéla, quand on massacra 15.000 à 18.000 Chiites, provoquèrent une guerre turco-persane qui fut d'ailleurs évitée, grâce à l'intervention anglo-russe, en 1843. Cf. *Irak Arabi*, par Adamov.

Institut Kurde de Paris

nobles vint à Senneh se mettre sous la protection de Riza Kouli K. Ce dernier lui accorda un accueil amical et partit avec lui pour Téhéran. A la capitale on reçut aussi très bien Mahmoud Pacha et on donna ordre à Riza Kouli K. de le réinstaller à Souléymanieh. Riza Kouli K. ne tarda pas à partir à la tête de son armée, mais parmi les Kurdes il y avait les partisans d'un certain Mirza Hédaietoullah Vézir, ennemi de Riza Kouli K. Quand l'armée arriva à Mérivan, Mirza Hedaiétoullah envoya la majorité avec Mahmoud P. à Souléymanieh et en même temps il prévint Abdoullah Pacha de profiter de la faiblesse de Riza Kouli K. à qui il ne restait que fort peu de troupes. Grâce à cette trahison Riza Kouli K. fut battu, son camp fut pillé et il se sauva à Senneh, d'où il expédia Abdoul-Medjid à Téhéran pour faire le rapport sur ce qui lui arrivait. Abdoul Medjid fut mis à mort à Téhéran ; quant à Riza Kouli K., il fut mandé à la capitale, destitué et remplacé par Hédaietoullah, qui gouverna durant 18 mois. En 1242, Riza Kouli K. fut renommé au Kurdistan, mais on détacha de cette province Isfendabad, où on a nommé son frère cadet Amanoullah en y exilant aussi Hedaietoullah avec ses partisans. En 1264, Riza Kouli K. fut de nouveau destitué et on nomma à sa place Amanoullah Khan, connu sous le nom de Gholam Chah Khan. Cet Amanoullah Khan traita férocement les proches de son frère qui durent s'enfuir à Souleymanieh ; on assassina entre autres l'oncle de Riza Kouli K., Amanoullah Bek. Pour faire venir à Téhéran Toubé Khanoum, sœur du Chah, on envoya la chercher à Senneh Rakhim Khan, pichkhedmet. Toubé K., indignée, écrivit alors la lettre suivante à Hadji Mirza Aghassi, le sadrazam célèbre :

Tô nè ôn boûdî kè kârhâ fermoûdî ; ekhlâs vè-erâdet-é man der khidmet-é ooulâd-é merhoûm Nâyebos-Saltanè ber hadd-é kemâl est ; tchè chod kè bè-doûn-é ʒir ou-bâlâ eʒ rotbèi vâlâ ouflâdend vè bè-dîn lebâs vè-kâlâ djeloû

Institut kurde de Paris

kemer chodend? Dour-é ôn bakâ tchoûn bâd-é sahrâ begozecht nîki vè-badî vè-ẕicht vè-ẕîbâ bè-gozecht. Hadji Mirza Agha se confondit dans une lettre d'excuses et à la fin fit entendre que Riza Kouli Khan reviendra :

Mahremânè 'arẕ mîkounem yek sahm-é teryâk meïl bè-fermâyend vè-der sâyè bî-sokoûnat noumâyend kè oumîd-vârem 'ankarîb Reẕâ Koulî Khân vâlî cherefyâb-é hoẕoûr kerdend. Ainsi fut-il en effet, et dans les cinq mois Riza Kouli K. fut pour la seconde fois renommé à Senneh. A son retour il mit à mort ceux qui étaient coupables dans les persécutions de ses proches. Mais ses tribulations n'étaient pas à leur fin.

En 1266, de nouvelles intrigues le firent accuser de connivence avec Bahman Mirza, le frère du Chah, alors Ferman Ferma en Azerbeidjan. On chargea un noble Géorgien, Khosrov Khan Khadjé (eunuque), accompagné des cavaliers de Zeinal Abédin Khan Chahseven et de Souleiman Khan Afchar, d'aller arrêter Riza Kouli K. et Bahman Mirza. Ce dernier, ayant eu vent de la chose, s'empressa de venir à Téhéran. Alors Khosrov K. alla en Kurdistan et pria Riza Kouli Khan de venir le voir. Étant sans soupçons et ne se sentant pas coupable, l'autre vint de suite et à la fin d'un festin, donné en son honneur, il fut mis dans les fers. Envoyé à Téhéran il fut jeté dans la prison de l'Arsenal Top khané; quant à Khosrov K., il resta gouverner à Senneh.

Khosrov Khan Gourdji. Les notables de la ville ne voulaient pas de cet étranger. Ils partirent pour Téhéran et là se mirent en « best » à la Mosquée du Chah. Hadji Mirza Aghassi, bien que confus un peu, ne le fit pas voir. Au contraire il envoya à Khosrov K. un renfort de 4 canons. Tous les moyens furent employés à Senneh pour obliger les Kurdes à renoncer au désir de voir de nouveau Riza Kouli Khan. On cite, entre autre, qu'Ali Mehmed Bek

Institut Kurde de Paris

reçut à cette occasion 5.000 coups de « tchoubé félek » (instrument de bastonnade chez les Persans). Rien n'y fit. A la mort du Chah les Kurdes, avec le régiment de Guerrous, attaquèrent l'Arsenal à Tedjrich et libérèrent Riza Kouli Khan.

Khadjé prit la fuite par Zendjan avec 2 canons. Pour la quatrième fois Riza Kouli Khan revit Senneh. Quand Nasreddin Chah se rendit de Tauris à Téhéran, le frère cadet de Riza Kouli K. l'accompagna jusqu'à Soultanyeh. Riza Kouli Khan envoya à Téhéran avec les cadeaux Mehmed Ali Khan de Sakkyz et Mirza Allah Kouli Darougha. Amanoullah Khan en prit peur et se mit en best chez Emir Kebir Tagui Khan et quatre mois après il obtint le gouvernement du Kurdistan. Depuis ce temps Riza Kouli Khan vécut à Téhéran. Il prit part à l'expédition à Gourghen et remplit les fonctions d'adjoint chez Mirza Mohammed Khan, Sépehsalar Azam. Riza Kouli K. était un homme de grande valeur, courageux et n'aimant pas l'argent. Il eut 3 fils de Toubé Khanoum : Khosrov Khan Vali ; Mehmed Ali Khan Zefer-oul-Moulk (commandant le régiment Kurde *fooudj-é souvârèy-é Kordestân*) et Aboulkhanan Khan Fakhr-oul-Moulk (pichkhedmetbachi du Chah).

Amanoullah Khan II, Ghoulam Chah Khan, de 1265 à 1284. Il fut marié avec Aftabeh Sultan Khanoum. En 1267, après avoir formé un régiment avec son frère Khan Ahmed Khan comme « serheng », il le présenta au Chah à Ali Abad. Le Chah l'en complimenta. Amanoullah Khan se lia avec Agha Khan Sadrazam et jouit de sa protection.

En 1268 eut lieu la révolte de Hassan Sultan d'Aoraman Louhoun qu'Amañoullah K. réprima ; il prit la résidence de Nofsoud. Hassan Sultan ainsi que Mohammed Seüd Sultan d'Aoraman Takht se sauvèrent à Souleymanieh. Après les pourparlers, menés par l'intermédiaire du Pacha

Institut kurde de Paris

de Souleymanieh, Aziz Khan, ils reçurent l'autorisation de rentrer contre 3.000 tomans d'amende.

En 1248 la tribu de Djaff fut punie sévèrement à Touriz Khatoun par les forces réunies de Senneh et de Guerrous. On leur prit 30.000 têtes de bétail. En 1270 il y eut à Senneh des troubles religieux à cause de l'arrivée dans cette ville de Mirza Abdoussamed Khan Hamadani, de la religion « cheikhi ». Pendant les répressions on coupa le nez et les oreilles à 40 habitants, on en précipita quelques-uns de la forteresse, on fit payer 80.000 tomans d'amende. Cet événement est connu sous le nom de *djengué-kârvânserâ*. A sa suite le chef des oulémas Cheikh Abd-oul-Kader émigra. En 1275 Nasreddin Chah arriva au Kurdistan. On ne sut son arrivée que quand il était déjà au Kurdistan étant venu par Hamadan. La rencontre eut lieu à Ispendabad, au mois de Zilkadé. A Senneh il descendit au jardin de Khosrov Abad. Il y passa 3 jours et repartit par Guerrous en Azerbeidjan. Comme il n'y avait pas à Senneh assez de provisions pour la suite très nombreuse du Chah, Amanoullah K. lui donnait de l'or à la place. Ceci n'empêcha pas les intrigues. Pour se prémunir Amanoullah Khan entra en pourparlers secrets avec le Pacha turc à la frontière, Omar Pacha. On n'en connaît pas les détails. Toujours est-il qu'en 1276 Amanoullah K. fut destitué et remplacé par son cousin Nedjef Kouli Khan, alors vice-gouverneur à Djevanroud. Au mois de Zilkadé 1270 Amanoullah K. retourna à Senneh. En 1280 le clergé porta plainte à Téhéran, après quoi le Chah diminua les impôts en vertu des firmans séparés pour chaque village et nomma pour la meilleure gestion un « vezir » (employé des finances) et un « pichkâr » (adjoint du gouvernement). En 1281 il y eut de nouveau une révolte d'Aoraman Louhoun. Memed Seiid Sultan, battu, s'enfuit en Chehrezor. On y envoya en négociateurs Cheikh Abdourrahman, le fils de Cheikh Osman, chef des « Nakchbendi » et Mekmed Pacha, le chef

Institut kurde de Paris

des Djaff. Finalement, Mehmed Seid Sultan accourut en best à l'écurie d'Amanoullah K. et, après avoir versé 3.000 tomans, rentra chez lui. Le Chah, pour remercier, donna à Amanoullah K. le titre, *lakab*, de Zia-oul-Moulk.

En 1282 fut construite la forteresse de Chah Abad, à Mérivan. En 1283 Amanoullah K. se rendit à Téhéran, y tomba malade et fut soigné par le docteur Tholozan. Après le départ du Chah en Khorassan Amanoullah K. partit aussi pour Senneh et mourut en 1289. Amanoullah K. fut appelé Ghoulam Chah K. parce qu'il était né à la Cour, et Feth Ali Chah lui fit mettre un anneau à l'oreille, *halka bè-goûch*. Il fut le constructeur de la mosquée *Dârol-Amân*, fit planter le parc de *Hosein Abad* et *Amaniyè*, il collectionna 2.000 volumes dans sa bibliothèque, il acheta 50 villages. Après son décès, il resta une dette de 80.000 tomans qui fut liquidée par Mir Abou Taleb, négociant d'Ispahan, contre les revenus de ses propriétés. Il eut 3 fils et 3 filles. Son aîné, Hossein Kouli Khan, Khan Khanan, finit sa vie pensionné par le gouvernement à 1.300 tomans (1). Ici finit l'histoire des Valis d'Ardelan, car en 1284 fut nommé Ferhad Mirza Motamed-oud-Dovleh qui gouverna jusqu'à 1291.

Il nous reste à indiquer les noms des gouverneurs successifs de Senneh : Tahmasp Mirza Moaied-oud-Dovleh ; Imam Kouli Mirza Imad-oud-Dovleh ; Ghoulam Riza Khan Chehab-oul-Moulk ; Soultan Mourad Mirza Hissam-ous-Saltaneh ; Mahmoud Khan Nassir-oul-Moulk (futur régent) ; Mirza Memed Khan Ikbal-oul-Moulk (2 fois) ; Ibrahim Mirza Ikhticham-ous-Saltaneh : Mohammed Houssein Khan Hissam-oul-Moulk Emir Toman Karagueuzlu ; Mirza

(1) D'après Soane (*To Mesopotamia and Kurdistan in disguise*), le chef actuel de la famille des Valis d'Ardelan, Fakhr-oul-Moulk, était gouverneur de Chouster et Dizfoul. Son fils avait 25 ans. C'est lui, probablement, qui continue à présent cette lignée.

Institut Kurde de Paris

Mohammed Ibrahim Khan Nizam-oud-Dovleh Emir Toman Nouri; Hassan Ali Khan Emir Nizam Guerroussi. De 1919 jusqu'à présent c'est Chérif-oud-Dovleh qui est le Gouverneur général du Kurdistan (1).

Paris, novembre 1921.

B. NIKITINE,
Ancien consul de Russie à Ourmiah.

(1) Cf. *Les Tribulations d'une ambulance française en Perse*, par le docteur P. CAUJOLE. Paris, 1922, « Les Gémeaux », pour l'histoire militaire et politique d'Ourmiah de la fin de 1917 au printemps 1918 et la question chaldéenne. — Sa version des affaires chaldéennes est controversée (*N. d. l. R.*).

Institut kurde de Paris

Institut kurde de Paris

Paris, janvier-février 1921, Tôme, CLV.

QUELQUES OBSERVATIONS SUR LES KURDES

Les Kurdes ne sont pas connus en France. Quelques résidents et voyageurs en Orient ou les savants spécialistes comme M. de Morgan mis à part, l'opinion publique est très mal éclairée sur ce sujet. Tout au plus se rappelle-t-on vaguement le triste rôle que ce peuple a joué dans les événements d'Arménie. Il est d'autre part évident que cette ignorance est nuisible à la compréhension des questions politiques qui prennent naissance dans les régions jadis délaissées, mais actuellement clamant leur droit à l'existence et exigeant qu'on s'y intéresse. Sans parler de la question de Mossoul, qui pourrait un jour revenir sur le tapis et pour laquelle un peu de lumière sur les Kurdes serait de première importance, sans nous préoccuper du sort du Kurdistan en général, nous croyons que, la question de Mésopotamie battant son plein, il est important de prêter notre attention aux divers éléments de population qui s'y agitent. Si par conséquent cet intérêt est justifié par son actualité, on ne saurait passer sous silence que toute une partie de la Mésopotamie est habitée par les Kurdes et que ce peuple est loin d'accepter docilement n'importe quelle domination étrangère. Rappelons-nous, en effet, que déjà, l'année dernière, il y a eu quelques informations éparses dans la presse sur les attaques kurdes contre les officiers et fonctionnaires britanniques à Akra et Amadia (au nord de Mossoul) (1). Bien qu'on ne mentionne par les Kurdes dans les nouvelles de Mésopotamie,

(1) Au commencement de cette année les Anglais ont été obligés d'envoyer une expédition « against the truculent Kurds north of Mosul ».

Institut kurde de Paris

il est à présumer qu'ils ne restent pas tranquilles et qu'ils guettent peut-être le moment propice.

Nous ne pouvons énumérer ici toutes les tribus kurdes qui habitent la partie nord-est de la Mésopotamie; nommons cependant les principales — telles que les Djaffs et Hamavend dans les environs de Souleymanieh, les Chouans entre Altoun-Kepru et Kerkouk, les Dizéis du côté d'Erbil, les Talabanis, les Daoudas, les Zenguinanes et les Badjilanes tout le long du Chatt-el-Azm et vers la ville de Khanékine.

Il s'agira pour nous, dans cet exposé forcément succinct, de montrer la structure sociale des Kurdes, de pénétrer un peu dans leur vie et leurs coutumes.

Or, tous ces éléments, en majorité nomades et fluides, nous montrent en premier lieu qu'ils sont régis par le principe de désagrégation si contraire à notre conception de la vie sociale. Non seulement toute la masse kurde, en Perse et en Turquie, qu'on peut évaluer à 3 millions environ, s'émiette en une infinité de tribus, mais ces tribus elles-mêmes se subdivisent habituellement en sections plus minimes encore, à cause des querelles interminables entre les membres d'un même groupe, les chefs héréditaires aspirant tous au pouvoir. Tantôt les uns réussissent à imposer leur volonté, tantôt les autres se séparent de la tribu pour ne pas supporter la suprématie du rival. — Il est bien entendu que les relations d'une tribu à l'autre sont aussi celles d'une paix armée. Si les tribus voisines ne se battent pas, parce que voisines, elles sont toujours sur le qui vive. Du reste ceci n'est que trop compréhensible dans un milieu où la notion de propriété est encore à l'état primitif, où les relations ne sont pas régularisées par un pouvoir coercitif reconnu et accepté, où enfin la cohésion sociale est absente et où chaque homme armé est lui-même son juge.

Il ne faudrait pas cependant conclure de ces remarques générales que les Kurdes vivent dans un état d'anarchie perpétuelle et qu'ils ne reconnaissent aucune autorité. Loin

Institut Kurde de Paris

de là. Toute cette masse, au premier coup d'œil si instable et si incohérente, a une hiérarchie qui lui est propre. Ici, au premier plan, apparaissent les cheikhs.

Pour la plupart, les cheikhs sont les descendants de ces missionnaires arabes qui venaient prêcher l'Islam dans les montagnes du Kurdistan, qui s'y sont établis et peu à peu se sont assimilés aux Kurdes, à tel point que maintenant ils sont devenus les piliers et les défenseurs du sentiment national kurde. Un autre changement s'est produit de même chez eux : de prédicateurs religieux et de chefs de confréries qu'ils étaient au commencement, à force d'élargir le cercle de leur influence, d'agrandir le nombre de leurs adeptes, ils ont fini par devenir des chefs temporels, ils s'enrichissent, possèdent des troupeaux, disposent de nombreuses suites armées.

Mentionnons quelques-uns des cheikhs vénérés par les Kurdes en Mésopotamie. Ainsi, à Souleymanieh, les descendants de Kak Ahmedi cheikh, représentés par le cheikh Ahmed ibn cheikh Saïd. Ce cheikh Saïd et sa nombreuse famille, qui se targuait de son origine de la tribu des Koreïchites (la tribu du Prophète), avait dans le temps une grande influence politique, s'étant mis au service d'Abd-ul-Hamid pour la propagande parmi les Kurdes persans en vue de faciliter les annexions turques. Entre parenthèses on n'a mis fin à ces convoitises ottomanes que juste à la veille de la guerre, alors qu'étaient terminés les travaux d'une commission de délimitation turco-persane avec participation de commissaires russes et anglais. Revenant à cheikh Saïd, il faut dire qu'un beau jour, soupçonné de mal servir les ambitions de la Porte, il n'a pas seulement été conduit à Mossoul, mais il a été mis à mort. C'est alors que son fils aîné, cheikh Kader, s'enfuit chez les Hamavend et les soulève contre les Turcs. La tribu des Barzanis se joignit à la révolte et les Turcs eurent beaucoup de mal à remettre les choses en ordre. Après quelques infructueuses expéditions militaires, ils durent capituler et satisfaire à toutes les demandes de la

Institut Kurde de Paris

famille du cheikh assassiné. Notons, en passant, que cheikh Marouf, le frère aîné et le remplaçant du cheikh Saïd, ne connaît pas du tout la langue turque, ce qui est presque une règle générale pour la majorité des Kurdes. Une autre famille influente est celle du cheikh Ali Talabani, dont le représentant, cheikh Mohammed Ali, habite Kerkouk. Plus au nord, à Amadia (ou Behdinane, déjà mentionnée plus haut), la famille du cheikh Nour-ed-Dine Bérifki et, à Akra et Zibar, celle des cheikh Barzanis et Bedjilis exercent leur pouvoir. Pendant la guerre, les Turcs ont exécuté le cheikh Abd-ous-Salam Barzani, et c'est son frère, cheikh Ahmed, qui est maintenant le chef de cette famille. Quand aux cheikhs Bedjilis, ils sont surtout connus pour leur opulence. Il y a en outre des cheikhs très écoutés à Chemdinane et Aoraman, régions particulièrement inconnues et peu accessibles.

De cette brève énumération le lecteur a pu conclure que notre affirmation quant au rôle nationaliste joué par les cheikhs est fondée et que les Turcs méfiants ne s'arrêtaient pas devant les répressions, qui ne faisaient d'ailleurs qu'exalter le sentiment kurde. Malheureusement, pendant la guerre, le commandement de l'armée du Caucase n'a pas eu de politique kurde bien tracée et elle manquait surtout d'uniformité sur les fronts divers. Autrement on aurait peut-être pu tirer profit de cette animosité qui caractérisait les relations turco-kurdes.

Au point de vue religieux, nous l'avons dit, les cheikhs sont les chefs des confréries des derviches. Ces confréries varient entre elles quant aux rites et certaines particularités, mais les plus répandues au Kurdistan sont les derviches Nackhbendis (cette compagnie est autremente dite « la chaîne d'or », elle est très ancienne et a été fondée par un certain Pir El Khodja Mohammed Beha-ou-Dine de Boukhara). Le rite des derviches Kadris (fondé par Abd-el-Kader Guilani, un mollah kurde dont le tombeau se trouve à Bagdad et est très vénéré), bien qu'il ait été introduit le premier chez les Kurdes, a maintenant moins

Institut Kurde de Paris

d'adeptes. Nous ne pouvons pas nous attarder sur la théorie du dervichisme ; qu'il nous soit permis de remarquer que dans cette franc-maçonnerie musulmane les confrères appartiennent aux différents degrés de perfectionnement et d'initiation (« tariqat ») et ils passent de l'un à l'autre sous la conduite de leurs supérieurs (« mourchide », c'est-à-dire « celui qui met sur le chemin droit »). Ils aspirent au perfectionnement moral et à la contemplation de la Divinité aux moments de l'extase. Pour y parvenir, ils ont recours aux prières spéciales à sens mystique (« zikr » et « talquine ») qu'ils accompagnent de certains gestes. Les derviches se livrent à ces pratiques mystico-religieuses dans leurs maisons de prière (« tekké ») qu'on trouve généralement dans les résidences des cheikhs. Chaque cheikh a ses représentants (« khalifeh ») presque dans toutes les tribus importantes et par leur intermédiaire tout le Kurdistan est couvert d'un filet imperceptible pour l'étranger et qui permet aux cheikhs à tout moment de mettre en mouvement leurs intrigues.

Dans tout cela il nous faut dégager le principal, à savoir que la propagande des derviches qui pensent à rétablir la pure foi de l'Islam et la puissance de Khalifat est nettement panislamiste et que les cheikhs sont des adversaires convaincus de toute influence étrangère. Ils en préservent leurs adeptes autant pour des motifs religieux que pour garder les profits personnels et la puissance qui disparaîtraient du jour où le Kurdistan serait réuni au monde civilisé. Quoi qu'il en soit, il faut bien avoir en vue que le point de départ dans la question kurde est tout indiqué par l'importance des cheikhs et qu'il faut toujours tenir compte de leur influence, de leurs sympathies et antipathies, du nombre de leurs adeptes, etc. Rappelons-nous que, dans ce cas, nous ne faisons que soulever un peu le voile qui garde jalousement le mystère musulman dans le monde entier. Que ce soit Chamile au Caucase, avec ses « murides » (adeptes) intrépides, qui s'opposa autrefois à la

Institut Kurde de Paris

domination russe, ou les cheikhs Senoussi et autres marabouts et confréries en Afrique du Nord ou, enfin, un de nos cheikhs kurdes, — on se trouve toujours en face de la même force d'autant plus dangereuse qu'elle est occulte et trop souvent méconnue. Sur un mot du cheikh les tribus qui le reconnaissent saisissent leurs armes, comme nous l'avons vu pendant cette guerre à l'exemple des tribus au sud du lac d'Ourmiah, qui ont marché même contre la volonté de leurs chefs, parce que le cheikh l'a voulu.

Si, comme nous l'avons montré, les cheikhs ont su conserver tout leur prestige, il n'en est pas de même pour les chefs temporels des tribus. Leurs droits de suprématie héréditaire ont été fortement battus en brèche par l'autorité ottomane, qui est parvenue, après beaucoup de peine, à imposer sa volonté à ce peuple récalcitrant vers la moitié du XIX^e^ siècle et à installer dans le Kurdistan ses fonctionnaires, sauf dans quelques régions bien éloignées du Kurdistan central, comme Chemdinane ou Oramar entre Ourmiah et Mossoul. Avant cette époque, il y avait des princes (mirs ou émirs) kurdes qui étaient indépendants de fait ou reconnaissaient vaguement le lien de suzeraineté du Sultan, comme les princes de Bitlis, les « Sarasbeks », qui disposaient d'une armée de 20 à 25.000 hommes, la famille régnante des Valis d'Ardélan avec sa capitale et sa cour à Senneh (en Perse), les beks de la tribu Bébé, qui ont fondé la ville de Souleymanieh, etc. La liste de toutes les insurrections kurdes par lesquelles ce peuple s'est opposé à la mainmise turque serait très longue et sanglante et pourrait faire l'objet d'une étude historique à part.

A côté des chefs héréditaires, remarquons que la tribu Hakkiari, par exemple, appliquait le principe électif de telle façon que le khan reconnu indigne de son poste était invité à l'assemblée des vieillards ; après les débats on plaçait devant lui une paire de souliers, l'invitant de la sorte à les mettre, à quitter l'assemblée et par là à abdiquer ses droits en faveur d'un candidat plus digne.

Institut Kurde de Paris

Bien que le système féodal kurde paraisse ébranlé par les Ottomans, il reste vivant à l'état latent et on le retrouve très fortement ancré dans l'esprit national. Il se conserve dans toutes les anciennes familles qui tiennent avant tout à leur noblesse et ont leur généalogie bien établie. Rien de tel pour gagner la sympathie d'un chef kurde que de lui parler de ses ancêtres. Vous pouvez en connaître plusieurs : il vous en ajoutera encore quelques générations et vous dira leurs exploits hardis contre les « roumis » (turcs) ou « adjems » (persans). Pour être bien à l'aise dans les choses kurdes nous ne saurions assez recommander d'être bien au courant de ces généalogies. Ecartons la portée pratique, qui vient d'être indiquée, c'est le plus sûr moyen d'apprendre l'histoire kurde, tout à fait inédite, qui se résume dans ces études généalogiques d'une tribu à l'autre. Nous ajouterons, pour compléter ce point, qu'en résumé la noblesse kurde se compose des cinq classes suivantes : 1° les « mollah-zadés », descendants de mollahs connus par leur science et leur vie exemplaire ; les mollahs qui ne possèdent pas ces qualités sont spirituellement dénommés « niou-mella », c'est-à-dire demi-mollahs ; 2° les « cheikh-zadés », la descendance des cheikhs dont nous avons déjà parlé ; 3° les « bek-zadés », les grandes familles nobles dans le genre des émirs de Bohtan et de Ravandouz, des Sardars Mokris (Baba Miri), des Pachas Bébé de Souleymanieh. Abdourrézak Bey, qui voulait jadis être prince d'un Kurdistan autonome, est de la famille de Bohtan ; c'est la meilleure noblesse ; 4° les « aga-zadés », chefs des tribus de moindre importance ; 5° et enfin les « zéveh-dar », familles des personnages saints.

Pour en finir avec ce qui subsiste encore du système féodal chez les Kurdes, nous devons dire quelques mots sur la compétence des chefs dans la tribu, sur leur juridiction. Il n'en reste pas grand'chose, mais disons que parmi les peines les plus sévères est la mise à sac de la propriété du coupable, qui est appliquée, par exemple, dans le cas de rapt

Institut kurde de Paris

d'une jeune fille ou femme mariée contre sa volonté; on incendie la maison ou on abat les arbres du jardin pour les autres crimes; mais ce qu'on craint le plus, c'est d'être chassé de sa tribu. Il est du reste très naturel que, pour ces hommes qui ne sont forts qu'en tant qu'ils appartiennent à leur groupement, le bannissement équivaille à la perte de tous les droits. A quel point un Kurde est-il attaché à sa tribu, on le voit à l'exemple de ces Kurdes qui, faits prisonniers par les Turcs après une révolte, sont envoyés en Tripoli d'Afrique et réussissent à s'échapper de là-bas et à regagner leurs montagnes à la frontière persane. Il y a des peines moins sévères pour les délits moins importants ; ainsi on fera payer une amende de 10 à 100 livres turques pour le rapt d'une jeune fille avec son consentement; si on a volé un animal, on doit restituer son équivalent au propriétaire et quatre pièces au chef de tribu ; de même pour la volaille, avec cette différence que le chef ne reçoit que deux pièces, c'est-à-dire que l'on fait le compte d'après le nombre des pattes.

L'assassinat est jugé d'après le principe de vengeance « tola ». Les parents de l'assassiné acquièrent le droit de vengeance sur l'assassin, qui en même temps est banni de la tribu pour cinq ans ou plus. Si, dans ce laps de temps, les ayants droit le tuent, la question est résolue, sinon, à l'échéance du terme, l'assassin peut revenir dans la tribu après l'avis des vieillards confirmé par le chef, mais le droit de vengeance reste toujours acquis. On peut se mettre d'accord pour estimer le prix du sang : le versement de ce prix (qui n'atteint jamais celui fixé par le chariat — 100 chameaux) a la vertu d'arrêter le sang, car on croit que le sang de l'assassiné coulera tant qu'il ne sera pas vengé ; mais cet arrangement à l'amiable n'est pas en faveur chez les Kurdes, qui aiment mieux dans ce cas le coup de poignard ou la balle. Quant à l'adultère, il ne peut être puni que par la mort de la coupable; pour donner un trait des mœurs, signalons que la prostitution est inconnue chez

Institut Kurde de Paris

les Kurdes et que pour la définir ils sont obligés d'emprunter des mots turcs ou persans.

Ceci dit pour expliquer sommairement la vie publique chez les Kurdes. Passons à leur vie familière qui nous rapprochera du peuple proprement dit. Il serait en effet naïf de croire que les Kurdes ne sont représentés que par les cheikhs, les chefs des tribus et leur valetaille armée qui souvent se livrent aux abus sur la masse populaire. Le peuple, comme partout et toujours, voudrait bien être laissé tranquille et pouvoir gagner son pain. Un de nos amis kurdes ne nous a-t-il pas expliqué que « la guerre c'est quand aujourd'hui on me pille et que demain je pille un autre » ? Partant de cette définition dépourvue de toute finesse déclamatoire, ne vaut-il pas mieux rester chez soi ? D'autre part, la famille, chez les Kurdes, se rapproche plus que chez les Persans et les Turcs de nos notions, grâce à la place qu'y occupe la femme. Le Kurde a son foyer, il est plutôt monogame et sa femme jouit d'une grande autorité dans la vie d'intérieur. C'est elle qui dirige la maisonnée, et les domestiques sont sous ses ordres ; c'est elle qui, pendant les repas, distribue les portions, et sans sa permission on ne se met pas à manger. En l'absence de son mari elle reçoit les visiteurs, les régale et cause librement avec eux. Elle ne se voile pas comme les autres musulmanes. Parmi les femmes kurdes on peut mentionner Adéleh Khanoum, veuve d'un khan, qui habite Alebtché (près de Souleymanieh) et dirige les affaires de sa tribu, ou les femmes de la tribu Hakkiari qui portent le titre de khan et en ont presque tout le pouvoir. Nous avons rencontré aussi une dame kurde qui jouissait d'une grande autorité et était très obéie. C'était Mariam Khanoum de la famile des cheikhs de Néri (province de Chemdinane). Nos militaires entraient même en pourparlers avec elle, si grande était l'influence qu'elle avait sur les Kurdes de sa région. Par ailleurs c'est un trait remarquable de la vie kurde que les mariages s'y font par amour et que les fiancés se voient et se connaissent avant la noce, tandis que

Institut Kurde de Paris

chez les autres musulmans les mariages sont contractés en dehors de la volonté des futurs conjoints par l'intermédiaire des tiers. A part cela, dans la famille kurde, c'est le père qui est le chef et qui dispose de tout avoir. Il occupe la première place et en sa présence les membres de la famille ne peuvent ni s'asseoir ni causer sans son autorisation. Le fils aîné lui succède et rien n'est si cher à un Kurde que son successeur. Cela explique pourquoi dans les pourparlers avec les Kurdes on se sert comme otages des fils aînés du chef, ce qui vaut même mieux qu'un serment prêté sur le Koran. La tribu peut passer outre sur tous ses engagements, si c'est son chef qui est emmené, parce que son remplaçant (« sa graine », comme ils disent) est là; mais elle ne le fera pas si l'héritier est absent, car cela la menacerait de luttes intestines après la mort du chef.

Dans ses occupations journalières, le Kurde sédentaire ou semi-sédentaire est un cultivateur assidu. On est surpris, en voyageant dans les coins perdus du Kurdistan, de voir combien de travail obstiné il emploie pour arracher à la montagne, trop souvent aride, son morceau de pain. Un petit lopin de terre cultivable est aussitôt utilisé : les pierres et les mauvaises herbes sont enlevées, le sol est labouré minutieusement et souvent enrichi avec de la bonne terre apportée de loin dans des hottes. Le système d'irrigation doit dater d'un temps immémorial, et tout le long des rigoles on voit plantées de belles rangées de peupliers qui en consolident les berges.

Nous n'oublierons jamais le tableau idyllique qui s'est présenté à nous quand, après quelques jours de marche bien pénible par monts et par vaux à travers le Kurdistan central, nous arrivâmes à un groupe de hameaux coquets dans deux hautes vallées surplombées par la muraille de rochers crénelés et inaccessibles. Sur les versants de ces vallées, on voyait les champs minuscules disposés en gradins et le tout donnait l'aspect d'un amphithéâtre verdoyant; le maïs y alternait avec le millet, le tabac avec les potagers. Chaque

Institut Kurde de Paris

terrasse était entourée d'un mur en grosses pierres, tapissé de vignes. Les arbres fruitiers plantés ci et là abritaient les maisons solidement bâties en pierre taillée; les ruisseaux chantaient dans les buissons. Tout cela se trouvait à Oramar, pays kurde inconnu et réputé très sauvage.

Ces efforts, qui nous montrent les qualités louables des Kurdes, sont quelquefois récompensés; c'est ainsi, par exemple, que le tabac cultivé à Chemdinane a conquis une grande renommée sur les marchés persans. Outre le tabac, les Kurdes vendent la noix de galle (dont 2/3 après la récolte reviennent au chef et 1/3 au récoltant), la gomme adragante, le miel, le raisin et les fruits secs, mais surtout les produits d'élevage, la laine, le fromage, etc. Les conditions naturelles s'opposent beaucoup au développement pacifique de cette race foncièrement laborieuse et bien douée. Les montagnes ne leur permettent pas de pratiquer l'agriculture sur une grande échelle; d'autre part les marchés, les débouchés pour leurs produits et, avant tout, les voies de communication leur manquent complètement; aussi ne doit-on pas s'étonner que le Kurde soit poussé plutôt vers son fusil et son coursier et qu'une telle vie exige de lui la ruse, les expédients et puisse le rendre perfide, ce qui est vrai pour les tribus de frontière, qui mènent pour ainsi dire une vie double, obligées qu'elles sont, pour éviter les poursuites, de changer souvent leurs demeures.

Les tribus kurdes se divisent en sédentaires, semi-sédentaires et nomades. Les semi-sédentaires sont celles qui ont des domiciles fixes pour l'hiver et pour l'été; les nomades vivent toujours sous les tentes et passent l'hiver dans la plaine (« guermian ») et, quand il commence à faire plus chaud, ils émigrent avec leurs troupeaux toujours plus haut à la recherche des pâturages frais. Depuis des siècles, chaque tribu a son itinéraire bien fixé et ne s'en écarte jamais. De même les pâturages sont délimités d'une façon précise. L'unité qui sert de base à cette délimitation s'appelle « oba ». Quand l'« oba », qui représente un grou-

Institut Kurde de Paris

pement de plusieurs familles, dont le nombre peut varier, mais qui ne dispose pas moins de 500 têtes de bétail, arrive au pâturage, les maires (« ryspi») viennent avec des cadeaux chez le chef de la tribu, qui leur indique les emplacements. Chaque troupeau de 200 têtes de bétail est gardé par un berger qui est payé à raison de 3 francs (1 fr. 50 au cours normal) par tête et par an, plus un pain de chaque tente durant le pâturage. Les aides-bergers, au nombre de dix, reçoivent un agneau par an à eux dix. Toutes les circonstances du pâturage (la sortie du troupeau, la rentrée, l'abreuvoir, etc.) sont aussi d'une régularité d'horloge.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les redevances des Kurdes aux chefs, sur les coutumes qui accompagnent la naissance, les noces et les funérailles, ainsi que sur la mythologie kurde, mais, laissant ces détails de côté, nous finirons par quelques conclusions qui s'imposent.

Et tout d'abord nous pouvons affirmer qu'il n'y a pas une question kurde, comme il n'existe pas un peuple qui serait animé d'un même sentiment et uni par les mêmes intérêts économiques et sociaux. Il y a à présent plusieurs questions kurdes, tant en Arménie, qu'en Mésopotamie, qu'en Perse, et pour le moment on est obligé de les analyser séparément. Nous croyons avoir démontré ensuite que la triste réputation dont jouit ce peuple s'explique par les conditions malheureuses de sa vie. Il est ce que nous le voyons, parce qu'il s'est trouvé entouré d'une nature ingrate et sévère et qu'il était sous la domination d'un gouvernement qui n'a jamais rien fait pour mettre en valeur les qualités de ces aryens de pur sang, les laissant dans l'ignorance et n'exploitant que leurs mauvais instincts. Si on traite le Kurde autrement, si on parvient à faciliter son éducation, si on rapproche ses montagnes des centres civilisés en les dotant de moyens de communication, nous sommes persuadé que cette belle race pourra participer avec succès aux bienfaits de la civilisation. Mais,

Institut Kurde de Paris

28

pour attirer le Kurde, il faut bien l'étudier d'abord, se garder de froisser son orgueil et son amour-propre et ne pas être hautain avec lui.

De bonnes écoles et de bonnes routes, une administration attentive et éclairée, — voilà des moyens beaucoup plus sûrs que la guerre, laquelle ne peut que les effaroucher et les isoler encore davantage.

B. NIKITINE

Ancien vice-consul de Russie à Ourmiah.

Institut kurde de Paris

INSTITUT KURDE de PARIS BIBLIOTHÈQUE

Institut kurde de paris

ANNALES DU MUSÉE GUIMET

REVUE
DE
L'HISTOIRE DES RELIGIONS

1922, tôme, LXXXV, N° 3

MM. RENÉ DUSSAUD & PAUL ALPHANDÉRY

AVEC LE CONCOURS DE

MM. R. BASSET, A. BOUCHÉ-LECLERCQ, J. CAPART, J.-B. CHABOT, Fr. CUMONT, E. de FAYE, G. FOUCART, A. FOUCHER, Comte GOBLET d'ALVIELLA, Maurice GOGUEL, H. HUBERT, G. HUET, L. LEGER, Israël LÉVI, Sylvain LÉVI, Ad. LODS, Fr. MACLER, M. MAUSS, A. MEILLET, P. MORAGEAUX, Ed. MONTET, A. MORET, P. OLTRAMARE, C. PIEPENBRING, A. RÉVILLIAU, Salomon REINACH, J. TOUTAIN, A. VAN GENNEP, etc.

Institut kurde de Paris

B. NIKITINE

LES KURDES
ET
LE CHRISTIANISME

PARIS
ÉDITIONS ERNEST LEROUX
28, RUE BONAPARTE (VI^e^)

LES KURDES ET LE CHRISTIANISME

C'est une image malheureusement trop connue que celle des kurdes massacrant les chrétiens et nous n'allons pas évoquer de nouveau ces scènes lugubres et douloureuses. Dans cet article nous voulons laisser de côté la triste actualité et nous ne chercherons qu'à rapprocher certains faits notés dans nos lectures des observations personnelles que nous avons faites pendant notre séjour à Ourmiah, à la porte même du Kurdistan. Une idée générale se dégage de ce rapprochement, à savoir que dans les premiers siècles de notre ère le christianisme a été beaucoup plus répandu que maintenant dans les contrées kurdes.

Ces contrées sont généralement peu connues et cela nous oblige à préciser que dans les lignes suivantes nous parlerons du pays montagneux renfermé dans le triangle Van-Ourmiah-Mossoul qui porte le nom du Kurdistan Central. C'est là que, dans le sandjak Hakkiari du villayet de Van, nous trouvons le plus fort bloc chrétien représenté par les chaldéens montagnards qui occupent les hautes vallées du Grand Zab et vivent en tribus sous le pouvoir de leur patriarche héréditaire Mar Chimoune. C'est là aussi que nous rencontrons les tribus kurdes très sauvages et difficiles à connaître. Nous avons parlé ailleurs du rôle de ces Chaldéens pendant la guerre ainsi que de quelques traits caractéristiques de la vie kurde, nous n'y reviendrons pas ici[1].

1) « Une petite nation victime de la guerre — les Chaldéens », *Revue des sc. pol. et soc.*, 1921. — L'article sur les Kurdes a paru dans le *Mercure de France*, février 1921.

Quant au présent article lui-même il a déjà été publié pour la première fois dans le journal chaldéen *Kocuhwa* (Etoile) à Ourmiah.

C'est un de nos voyages en cette contrée qui nous a permis de relever des survivances de culte chrétien soit dans les traditions de ces peuplades, soit dans les noms des localités ou autres indications.

Il s'agit notamment d'une très ancienne église au nom de Mari Mama qui se trouve en plein pays kurde dans la région d'Oramar (S.-O. d'Ourmiah à 90-100 km., sur Roubari Chine, affluent du Grand Zab). Il n'existe là qu'une seule famille chrétienne chargée de l'entretien de l'église et vivant sur les revenus des terres appartenant à ce sanctuaire. Elle vit en assez bons termes avec les Kurdes et, pour notre part, nous expliquons ce fait par l'existence d'une légende d'après laquelle le patronyme de l'église après s'être sauvé du martyre s'établit dans cette région éloignée, en rassembla tous les serpents et les mit sous une pierre qui est à la base de l'église. L'église et les serpents qui y sont enfermés sont gardés de père en fils par la famille en question et si ce droit consacré par les siècles était violé, malheur à tous les habitants : les serpents quitteraient aussitôt leur repaire ! Les Kurdes superstitieux n'oseront jamais rompre la tradition, d'autant plus que dans chaque génération des gardiens il y en a un qui voit « le père des serpents » (*sic* !). Nous avons trouvé la vie de saint Mari Mama dans les « Acta martyrum et sanctorum » (edidit P. Bedjan, cong miss., t. VI, pp. 431-458) Cette version officielle ne correspond en rien à la légende si ce n'est qu'on attribue à Mari Mama certaine autorité sur les bêtes sauvages, mais on n'y dit rien des reptiles.

Toujours est-il que la visite à l'église de Mari Mama a éveillé notre curiosité et voici les résultats de nos recherches.

La première série de preuves en faveur de notre hypothèse sera prise dans le domaine des faits bien connus de l'histoire du christianisme dans le Proche Orient et nous nous fonderons sur les travaux de M. J. Labourt, *Le christianisme dans l'empire perse*, W. A. Wigram, « *History of the Assyrian Church*, Duval, *La littérature syriaque* et L. O. Leary *The syrian church and fathers*.

Nous y voyons qu'à la fin du IVe siècle les disciples de Mar Awgin évangélisent le Kurdistan : Dr. Daniel et Michael visitent Hesna Ebraya (Mossoul de nos jours) et les régions de Maalta et Beit Nouhadra. Maalta se trouvait à l'ouest de Mossoul et Beit Nouhadra aux environs de Tour El Abdine actuel[1]. Un des compagnons de M. Awgin, Mika, était originaire de B. Nouhadra. Il est connu comme fondateur d'un grand couvent à Alkoch, bourgade peuplée de chrétiens près Mossoul et qui existe encore sous le même nom. En même temps Mar Zaya fondait les couvents dans la région de Djilou (habitée maintenant par une tribu de Chaldéens montagnards de ce nom) et Mar Bichou construisait une église à son nom dans une petite localité assise à cheval sur la frontière turco-persane, quelques 70 km. en ligne droite à l'ouest d'Ourmiah. — Ces églises existent toujours et elles renfermaient des ex-voto, des manuscrits et des souvenirs précieux pour l'histoire, malheureusement pillés pendant la guerre par les Kurdes. A M. Zaya, dit-on, on conservait le pacte conclu entre le prophète Mohammed et la communauté chrétienne lui accordant certaines faveurs et le libre exercice du culte. Ce document, évidemment un apocryphe, est publié dans un livre naïf et intéressant de George Dav, Malech, (*History of the syrian nation and the,... old Church of the East*). En outre, ceci est authentique. il y avait des potiches chinoises rapportées par les missionnaires nestoriens qui avaient poussé jusqu'à l'Extrême-Orient. On raconte qu'après le pillage de l'église de M Zaya, un jeune chef kurde, qui se trouvait à la porte et surveillait sa bande emportant le butin s'écria « puissent toutes les églises chrétiennes du pays périr de la sorte ! » ; au moment même il tomba tué raide p.r une balle égarée.

Remarquons, par ailleurs, que le nom de Daniel est mentionné avec celui de M. Mama dans un dicton chaldéen.

1) Pour identifier l'ancienne nomenclature avec la topographie actuelle le livre suivant est très utile : « *Ausüge aus syrichen Akten persicher Märtyrer* », par G. Hoffmann (*Deutsche Morgenländische Gesellschaft*, VII Band, n° 3).

Institut Kurde de Paris

Comme nous l'avons dit, M. Mama aurait enfermé les serpents sous son église et maintenant si un Chaldéen rencontre le serpent il s'écrie : « Mari Mama, Mar Daniel, kipa l'houua hich », c'est-à-dire : — S. Mama, S. Daniel ! mettez la pierre sur le serpent ! — Or, à Oramar, en dehors de l'église toujours existante de M. Mama, il y en a une autre au nom de M. Daniel, qui est convertie en mosquée. Ces indices et le fait que la tradition attribue à l'église de Mari Mama une grande ancienneté permettraient peut-être de supposer que ce sanctuaire date, ainsi que Mar Zaya et Mar Bichou, de la fin du IVe et du commencement du Ve siècle de notre ère. De source musulmane (Mir at-Bouldan) nous savons que Oramar a opposé une résistance très vive aux envahisseurs arabes qui voulaient implanter partout l'Islam par la force de leurs armes. Cela confirme l'hypothèse qu'Oramar, éminemment kurde maintenant, était chrétien dans le temps. A la même époque, fin du IVe siècle, dans une autre région kurde, Khanitha, au nord d'Erbil, nous trouvons l'évêque Akib Chima, qui prêchait dans cet endroit et qui est mort martyr en 379.

Un peu plus tard nous relevons qu'en 415, au concile du Yahba Allaha, parmi les titulaires des nouveaux sièges épiscopaux se trouvait Adraq, évêque « des tentes kurdes ». A la même époque saint Jacques de Nisibis fondait un monastère à Kardou (moderne Djezirah sur le Haut Tigre).

Mar Pethioun, martyrisé en 447, est connu comme missionnaire dans la région des sources du Petit Zab. Ces sources se trouvent, comme on le sait, en territoire persan au sud de la petite ville d'Ouchnou (S.-O. du lac d'Ourmiah) et cet endroit est habité par les tribus kurdes de Mamach et Goeuvrik. L'œuvre de ce missionnaire fut couronnée de succès ; il convertit beaucoup de païens et bâtit plusieurs églises. Un quart de siècle après, Mar Saba prêche dans les mêmes régions. Les

1) Il est curieux de constater que d'après les croyances des Yezidi tout membre de cette communauté doit chaque jour à l'aube aller dans un endroit d'où on peut voir le soleil levant et de comparer cette observation avec le fait

Kurdes adorateurs du soleil et du feu l'arrêtent, mais ils sont subjugués par la force de son éloquence et ses miracles. Mis en liberté il y organise une communauté chrétienne et laisse comme vicaire le prêtre Soubhalemaran qui a fondé un couvent.

Dans la moitié du VI^e^ siècle le pays d'origine de Mar Pethioun et Mar Saba était probablement déjà très pénétré de christianisme, car nous voyons que Mar Aba, originaire de ce pays, devient catholicos de tous les chrétiens de l'Empire Perse. — A la fin du VI^e^ siècle un autre catholicos, Sabr-Ichou, prêche dans les régions montagneuses de Radan, Belechfar et Chiarsour (Chehrezor actuel), c'est-à-dire à peu près entre les rivières de Petit Zab, Diala et la ville kurde de Saoudj Boulaq (S.-E. du lac d'Ourmiah). Toute cette région est foncièrement kurde aujourd'hui, mais nous verrons plus bas que des traces du caractère chrétien, bien que très faibles, subsistent jusqu'à nos jours dans les régions au sud du lac d'Ourmiah.

Au VII^e^ siècle le Patriarche Mar Goeuverguiz (661-680) vient du pays de Roustaka. Or Roustaka (nous le disons sur l'autorité de M. Heazell, *Kurds and christians*), est l'ancien nom de Chemdinan ou Naoutchia, un des coins perdus du Kurdistan Central, à un jour de voyage à cheval au sud de la ville d'Ourmiah. Pour que ce pays puisse donner jour à un haut dignitaire de l'Église, il est à présumer qu'il était pénétré de foi chrétienne. Nous aurons l'occasion de corroborer cette idée plus loin.

Feuilletant toujours l'histoire du christianisme du Proche Orient, nous rencontrons le nom de Mar Gauriil Tauret, natif de Chehrezor, prieur du couvent Beit Abé près Mossoul, et, ce qui est plus significatif, à la fin du VIII^e^ siècle et au commencement du IX^e^ David d'Beit Rabban avait le titre de « l'évêque de

que Mar Saba eut à faire justement avec les Kurdes adorateurs du soleil. « *The Religion of the Kurds* » by G.-R. Driver, *Bull. of the School of Oriental Studies London Institution*. Vol. II, part. II.

Institut Kurde de Paris

32

Qartevayé » : il n'est pas difficile de reconnaître que Qartevayé et Kurdes sont des équivalents. D'autre part, on spécifie que ce David était évêque de Khanitha, déjà mentionné plus haut, ce qui semble prouver que depuis le IVe siècle le christianisme a fait des progrès au Nord d'Erbil, où avait prêché le martyre Akib Chima.

Pour en finir avec ces citations disons encore que c'est un certain Guissa, natif d'Ouchnou, qui a fondé le monastère à Malatia en Asie-Mineure en 958[1].

De là passons aux preuves fournies par la géographie historique des pays jadis presque chrétiens, aujourd'hui kurdes. Nous nous bornerons à une énumération sommaire et rapide. Ainsi Erbil (Arabela), dite Haouler en kurde, était une ville métropolitaine de 410 (évêque Daniel) à 790 (évêque Nestorus). De nos jours on trouve en fait de chrétiens un grand village de Diana près cette ville et deux villages, Chaklaoua (église) et Ain Kaoua, plus au nord. — Bet Dasan, le pays qui comprenait la région au sud d'Amadia et à l'ouest du Grand Zab, avait des évêques de 410 à 605. Il subsiste jusqu'à présent 45 villages chrétiens avec 1.205 familles contrebalançant l'élément kurde. — Bet Moksaï (la province romaine Moxaena) actuellement la région kurde de Moukous au sud du lac de Van, avait des évêques au Ve siècle. Passons sur les autres localités telles que Balad, sur le Tigre, et China, entre ce fleuve et le Grand Zab, et constatons que, dans le triangle géographique en question, on ne trouve presque pas un seul endroit qui soit ignoré par l'histoire ecclésiastique de l'Empire Perse dans les IV-VIe siècles. Aujourd'hui, à part les Chaldéens montagnards et l'agglomération de Chaldéens persans à Ourmiah et Salmas, on ne trouve les chrétiens au Kurdistan qu'à l'état sporadique, submergés par le flot kurde. Rien de plus touchant que de lire la description, que nous donne Rev. W. A. Wigram dans son livre *Cra-*

1) On dit que Mas'oûdî a trouvé des Kurdes qui professaient le christianisme au Xe siècle (Al-Ansârî, *Noukhbat-oud-Dahr*, p. 19). — Driver, *op. cit.*

Institut kurde de Paris

dle of Mankind d'un de ces pauvres villages chrétiens perdus dans les montagnes kurdes, où depuis 30 ans on n'a pas vu de prêtre.

Nous avons épuisé nos renseignements bibliographiques; ils ont déjà jeté quelque lumière sur la question que nos recherches personnelles sur le terrain ont tendu à préciser.

Nous avons mentionné d'après l'histoire que la région de Roustaka, actuellement Chemdinan, avait été christianisée. Il n'y a maintenant qu'une quinzaine de villages chrétiens avec 270 familles. Mais en compensation nous y trouvons de nombreuses églises. Comme églises encore existantes nommons celle de Déra Rech, la résidence du Métropolitain nestorien Mar Khnanichou, celui qui confirme l'élection du Patriarche et qui au besoin fait l'intérim, aussi une très ancienne église à Saté, qui est connue surtout par sa porte faite d'un seul morceau de vieille vigne. Ce fait frappera moins si nous expliquons qu'en général les portes de ces églises sont de dimensions très modestes pour que les musulmans ne puissent pas introduire à l'intérieur le bétail. Du reste tout est très modeste dans ces églises qui sont exposées à tous les dangers; vous ne trouverez que rarement une croix sur le toit et encore est-elle de dimensions minimes; elle a la forme dite grecque et à chaque bout sont gravés trois petits cercles indiquant la Sainte Trinité. Plus souvent on peut voir le signe de la croix gravé dans un cercle au dessus de la porte. Le clocher n'existe pas, il est remplacé à l'intérieur de l'église par un disque métallique suspendu à une barre posée entre deux murs dans le sens de la largeur.

A côté de ces deux églises qui subsistent encore, combien y en a-t-il dont on n'a gardé que le souvenir. Mar Chimoune Bar Saba (à sa place le cheikh kurde a construit sa résidence d'été). Mar Goeuverguiz (rappelons-nous le Patriarche de ce nom du VII^e^ siècle qui était de cette région) Mar Kouriakos, Mar Odichou, Mat Mariam, Mar Chalita. La liste (qui nous avait été fournie par Mar Khnanichou) est assez longue! Et pour la compléter nous trouvons dans le nom d'un village, Déra

Institut kurde de Paris

Baniyé, l'indication qu'il y avait là une église. Remarquons encore que si un voyageur se hasardait dans la contrée peu hospitalière qui sépare Erbil de Ravandouz, on lui montrerait à côté de la route une colline dominée par les ruines d'une église et on appellerait cet endroit Déra. Ne pouvons-nous pas voir là la confirmation de ce qui était dit sur Akib Chima au IVe siècle et David d'Bet Rabban du IXe siècle? De même, à Oramar, il y a un village du nom de « Khaoucha Déra », c'est-à-dire — cour d'église.

La région d'Ouchnou, sur laquelle du reste nous avons des renseignements directs dans Assemani, *Bibliotheca Orientalis*, nous fournit plus d'un exemple de vestiges chrétiens dans ce Kurdistan si changé depuis. Les noms de plusieurs villages fixent notre attention — Bim Sourta ou « petit autel » en Chaldéen, Kani Soura « petit prêtre » (vicaire?), Nalos (probablement Nervas — rayon »), Denkha. Il existe aussi un lieu de pèlerinage — « ziarét » — très vénéré par les Kurdes qui l'appellent Cheikh Ibrahim. Or, ce n'est que la tombe de l'évêque Abraam qui avait son siège épiscopal à Ouchnou au XIIIe siècle. Chaque année encore, les Kurdes et les chrétiens venus des environs, se rassemblent près de la tombe et fêtent ainsi sans y prendre garde la mémoire de l'évêque. On vous montre aussi à quelques lieues à l'est d'Ouchnou un vieux cimetière connu sous le nom kurde de « kahri fala » — cimetière chrétien. Nous savons par ailleurs que Mar Yahb Allaha pour fuir la persécution du sultan mongol Oldzaïtou, au commencement du XIVe siècle se sauva à Ouchnou. Il nous a conservé le nom de l'évêque, Mar Yakou A ce propos ne faudrait-il pas mentionner qu'il y a une colline sur la plaine de Souldouz (juste au sud du lac d'Ourmiah) qui porte le nom de Soultan Yakoub? Dans cette région de Souldouz voisine d'Ouchnou, il existe encore une église au village de Rahdané, où avait été assassiné Mar Khnanichou, évêque de Moukri. Moukri est une puissante tribu kurde aux environs de Saoudj Boulag. — Cela nous amène aux environs de cette ville kurde, au sud-est du

Institut Kurde de Paris

lac d'Ourmiah. Il n'y existe plus maintenant de chrétiens, mais un examen attentif nous a permis de relever quelques souvenirs. Tout d'abord dans le voisinage immédiat de la ville près du « pont rouge » (pyré sour), se voient les ruines de l'église au nom de Mar Serguiz sur une élévation connue chez les Kurdes comme « Khola péresta » (c'est-à-dire « adoration de Dieu »). Et au sud de la ville nous rencontrons un village portant le nom bien chaldéen de « Latchine ». Dans ce village, on note aussi une localité appelée « tchak latchine » (bon, bienheureux Latchine) où on se rassemble chaque année tout comme à ziaret d'Ouchnou pour y prier. La région de S. Boulag était comprise dans l'évêché de Moukri.

Ainsi nous avons à tour de rôle interrogé l'histoire, la géographie et l'archéologie locale du Kurdistan et il nous semble avoir relevé des coïncidences utiles pour notre thèse. Mais il y en a d'autres, plus curieuses, prises dans la vie même et celles-ci nous permettront de terminer notre étude sur une conclusion qui s'impose d'elle-même.

Nous voulons dire que, par exemple, une des plus sauvages tribus nomades kurdes, les Heriki, transporte jusqu'à présent dans ses migrations des reliques, sorte de palladium de la tribu, qui, au dire de ces Kurdes, représentent la tête de Mar Goeuvorguiz. On nous a assuré que le même fait s'observait dans une autre tribu, les Abdoï, et nous serions d'autant plus porté à le croire que à Tchiarik Kala, résidence des khans Abdoï, existe l'église au nom de ce saint. — Le nom même de Abdoï, ainsi que d'un autre clan — Nisanaï —, a une consonnance tout à fait chaldéenne. Nous savons aussi que le clan de Fenek affirme descendre d'une chrétienne, nommée Pe ina, laquelle après la mort de son mari se serait faite musulmane avec ses sept fils. Ceci concerne les tribus qui sont près d'Ourmiah. Mais plus loin, en plein Kurdistan turc, dans les régions de Bohtan, Midyat et Sassoun, il existe aussi plusieurs clans kurdes qui gardent la mémoire de leur ancienne religion chrétienne et, entre autre, à Sassoun on les appelle « ceux qui ont renié la croix ».

Institut kurde de Paris

Dans le triangle du Kurdistan central deux populations coexistent, les Kurdes et les Chaldéens. Leur proportion est bien inégale, elle est approximativement de 1 à 5 (à peu près contre 100.000 Chrétiens, il y aurait 500.000 Kurdes[1].)

De ce qui précède, il résulte que dans les dix premiers siècles de notre ère la proportion des Kurdes et des Chrétiens était beaucoup plus favorable à ces derniers qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Dans le cours des siècles, là où les Chrétiens se trouvaient en masse compacte, l'islamisation a eu peu de prise sur eux, mais là, au contraire, où ils étaient peu nombreux ils ont subi un recul complet.

Ce processus se continue de nos jours. Nous voyons que même les secousses violentes telles que le massacre de 1845 de Badir Khan Bek n'a pas pu entamer le bloc de Chaldéens montagnards. Ils ont résisté aussi pendant la dernière guerre et ils ont finalement préféré l'exil à l'Islam. Mais là où ils étaient en minorité, telles les régions de S. Boulag, Souldouz, Ouchnou, Chemdinan etc., ils ont capitulé. Seuls quelques noms et quelques ruines témoignent de leur passé.

B. NIKITINE.
Ancien V. Consul de Russie
à Ourmiah (Perse).

1) Par les mariages les Nestoriens (c'est-à-dire les Chaldéens) et les Kurdes sont apparentés au point de vue de la race. Si un Kurde se convertit au christianisme il adopte habituellement le rite nestorien. Bien que le mariage entre les musulmans sunni et les chrétiens de n'importe quelle secte soit désapprouvé, il n'est pas rare de nos jours de voir un Kurde faire sa cour à une jeune fille nestorienne et la prendre pour femme. — Driver, *op. cit.*

2) Citons encore à l'appui de notre conclusion deux opinions compétentes. W. A. Wigram dit : « les traces du christianisme répandu parmi les kurdes existent aujourd'hui. Il est probable qu'au moins quelques-uns des chrétiens de Hakkiari ont le sang kurde bien qu'eux-mêmes le renieraient violemment. Quelques-uns des kurdes musulmans ont un souvenir très net que leurs ancêtres étaient chrétiens ». — W. A. Shedd, D. D. (chef de la mission presbytérienne à Ourmiah) le croit aussi : « en tant que la présente population chrétienne n'est que le reste d'une plus grande masse chrétienne laquelle enfermait quelques-uns de la race kurde, il est probable qu'eux (les chaldéens) ne sont pas des sémites purs. Cela explique peut-être cette grande variété du type physique observée parmi eux. » Wigram, *History of the assyrian church*, *Shedd, The syrians of Persia and Eastern Turkey.*

ANGERS — IMPRIMERIE F. GAULTIER

Institut Kurde de Paris

REVUE

d'Ethnographie

ET DES

TRADITIONS POPULAIRES

Paris 1922

Institut kurde de Paris

La vie domestique kurde

par B. NIKITINE

Il est difficile à un Européen de pénétrer dans la vie domestique kurde. Pour notre compte, nous ne connaissons à ce sujet qu'une étude très consciencieuse, faite par M. Eghazarian, sur les Kurdes du gouvernement d'Erivan, et publiée en russe dans les « Bulletins de la Société Géographique » de Tiflis. Etude consciencieuse qui était beaucoup facilitée à son auteur par la connaissance de la langue kurde et par le fait que les Kurdes de la région d'Erivan étaient plus accessibles et mieux policés que leurs congénères du vrai Kurdistan, du Kurdistan central, beaucoup moins accueillants.

Si nous prenons quand même la liberté d'en parler dans ce modeste article, c'est que la guerre, dans ces parages, a ouvert, parfois trop brutalement, les portes des demeures kurdes et nous a permis d'y jeter un coup d'œil.

D'autre part, nous étions mis en relations avec les tribus de ces contrées, soit pour traiter avec leurs chefs les questions politiques en essayant de les attirer de notre côté, soit en distribuant les allocations aux pauvres malheureux obligés de quitter leurs villages dévastés par les batailles (1).

Tant et si bien que les notes prises sur le vif peuvent bien être incomplètes, mais, nous le croyons, sont exactes. — Ceci dit, abordons le sujet en commençant par la maison.

La maison. — La maison kurde est de deux sortes : habitation permanente et habitation pour ainsi dire portative, la dernière pour les migrations des tribus nomades. La maison permanente peut être en terre battue ou en pierre. Il y a notamment de très belles constructions en pierre dans la région particulièrement reculée et inaccessible, celle d'Oramar (sandjak Hakkari, vilayet de Van, dans sa partie S.-E.). La maison comprend deux parties : la première, une sorte d'antichambre, dite « koulân », où on garde l'eau, le bois, les balais, etc. Il s'y trouve aussi le foyer de réserve, qui sert en

(1) Nous tenons à souligner ici que le gouvernement russe aidait largement et sans aucune différence les chrétiens réfugiés de Turquie et les Kurdes.

Institut kurde de Paris

été. Ce foyer porte le nom de « koutchik » et il est intéressant de noter, en passant, que dans le dialecte yezidi le même nom est donné aux prêtres de cette croyance. Est-ce simple coïncidence, est-ce là une indication ayant trait à l'adoration du feu, nous ne le savons pas. Disons seulement encore qu'une superstition chaldéenne, qui nous semble provenir des Yezidi, dit : « Il ne faut pas laisser tomber de l'eau chaude à côté du foyer, les enfants du diable mourraient. »

La seconde partie, habitation proprement dite, où on pénètre après l'antichambre, a au centre son foyer (« tendour »). On connaît quels sont ces foyers : leur orifice est au niveau du plancher et le foyer même, creusé dessous, accuse la forme d'une grande amphore; ses parois d'ailleurs sont enduites d'argile. A droite de l'entrée, tout le long du mur, il y a une sorte de long banc fait par le rehaussement du terrain et qui est couvert de feutres et de tapis. C'est le « douchki rounychtyny », c'est-à-dire « l'endroit où l'on s'asseoit », où on « fait salon ». En face de l'entrée, on aperçoit un échafaudage, un lit primitif, si on veut bien, quelques pieux soutenant les planches disjointes. C'est le « koulîn ». Là-dessus est placée la literie et en bas de ce lit, comme dans un placard ou garde-manger, on met les outres, le beurre, le fromage, les « kavourma » (morceaux de viande bouillie et séchée) et les « katyk » (boulettes de fromage). Les hommes se placent d'habitude sur le « douchki rounychtyny », les femmes et les enfants à gauche du foyer. Devant la maîtresse de la maison est mis le trépied (« se-koûtché »), avec le chaudron d'où elle distribue le plat à tout le monde avec une louche (« khyskou »). Pour la nuit, en hiver, on met sur l'orifice du foyer un tabouret bas et ensuite en tend dessus une couverture sous laquelle s'enfile dans le chaud toute la maisonnée.

Pendant ses migrations (dont il serait curieux de lever la carte, tant inchangeables, pour chaque tribu, sont les voies tracées depuis des siècles), le Kurde a plusieurs sortes d'habitations. La plus ordinaire, c'est une tente (« rechmal »), plutôt une palissade de quelques pieux sur lesquels est tendue une étoffe primitive faite de laine de chèvre et teinte en noir. Le pourtour en outre est garanti ou par un ramassis de pierre ou par des nattes. A côté du « rechmal » existent plusieurs variétés de cabanes en branches, avec le toit à deux pentes (« kouh », « képrouk ») (1).

La nourriture. — Pour son manger le Kurde est très frugal.

(1) On peut mentionner encore dans ce chapitre que des maisons à deux étages se rencontrent dans les agglomérations riches et anciennes. Le bas sert d'étable, de magasin, de débarras, etc. Le haut — tourné vers le midi — est l'habitation

Institut Kurde de Paris

Sa nourriture se compose de produits agricoles et de laitage et n'est pas très variée. Le Kurde sème le froment, l'orge, le millet, le maïs, les lentilles. Les plats ordinaires kurdes sont les suivants. D'abord, bien entendu, le « pilaw », mangé partout dans l'Orient musulman ; le riz non égoutté (« chélé-brindj ») ; le froment bouilli, puis séché, moulu à la main, cuit à l'eau et servi au beurre (« sawar ») ; le riz ou le millet cuits dans l'« aïrân » (lait caillé avec de l'eau) — on appelle ce plat « gherdôl » — ; une sorte de viande roulée et farcie d'herbes aromatiques, d'épices et de noix (« tyrchik »).

Ce plat est renommé pour tous ces ingrédients. On dit même au Kurdistan que ce plat est comme une femme, qui, sans être jolie, peut plaire grâce à tous ses atours. Citons encore : des boules de viande cuites à l'aïrân et garnies de riz ou de froment moulu (« dougawa ») ; le riz et le froment cuits à l'eau avec du « curry » et servis avec des légumes marinés et du beurre (« tyrkhîna »). Nous ne prolongerons pas la liste, qui ne représente d'ailleurs que toutes sortes de combinaisons obtenues avec du riz, du froment et du millet. Quant au laitage, en dehors du lait aigre et du fromage, le Kurde aime l'« aïrân » bouilli et tourné (« jajî »), le petit lait bouilli (« lur »), la crème (« sertoû ») et les boulettes de petit lait bouilli, tourné et séché (« kechk »).

Le costume. — On se plaît à représenter le Kurde plus pittoresque et fantasque qu'il n'est en réalité, disons-le tout de suite. Les étoffes chères, les couleurs voyantes, les plis artistiques, etc., etc., on ne voit tout cela que chez les riches, les chefs (« aghas »). Le costume de tous les jours et de la masse kurde est de beaucoup plus prosaïque. Cela n'empêche qu'il soit bien porté, parce que la race elle-même est belle et fière. C'est un vrai plaisir de voir ces gaillards, hauts de taille, bien découplés, à la démarche virile et souple.

Le costume kurde de tous les jours se compose de chalvars très larges, pris à la cheville, et d'une veste (« rani-berghuz »), les deux de l'étoffe de laine faite à la maison, d'une sorte de boléro en feutre épais (« pesték ») et d'un chapeau de feutre accusant la forme d'un pot renversé. Le linge de corps est en cotonnade. Il y a à noter ici un petit trait caractéristique. Les manches de la chemise finissent en une bande très longue, qui est toujours enroulée au poignet. C'est le pansement improvisé qui est ainsi là, prêt à servir. — La chaussure (« pi-law ») consiste en une sorte de sandales tissées de crin (« réchyk »,

elle-même. — Chez les demi-nomades (ceux qui font paître les troupeaux relativement près et dont un certain nombre restent au village), il y a des constructions estivales, nommées « herzâl », représentant des pavillons haut perchés sur pilotis, où il fait plus frais et d'où l'on surveille aisément les champs.

Institut kurde de Paris

« zergal »), ou, moins communément, en cuir (« kalek »). En hiver, pour marcher dans la neige, on attache des skis larges et courts (« liân »), qui ressemblent, il nous paraît, aux skis des Peaux-Rouges. — Naturellement ce costume varie d'après les exigences locales, surtout dans la façon des pantalons, tantôt larges, tantôt collants (1). La coiffure change aussi ; par exemple les Kurdes Mokri ont leur petit bonnet toujours en velours avec un gland, entouré d'un châle de soie à franges. Ces franges qui retombent sur le front donnent un aspect farouche au Mokri, dont on voit le regard briller au travers.

Ajoutons encore que le Kurde porte seulement la moustache ; la barbe est très rare.

Les armes. — Les armes, comme le costume, sont souvent représentées d'une façon fantaisiste. Evidemment, pour le Kurde, dans sa vie pleine de dangers et d'embuscades, les armes avec le cheval représentent tout ce dont il est fier. A ce propos, nous nous permettons de citer un souvenir personnel. En l'automne de 1915, nous étions à Saoudj-Boulag (Kurdistan Mokri), où nous avons fait connaissance avec le jeune serdar, Ali Khan, dont le père, un chef kurde très lettré et digne, avait été exécuté par les Turcs, qui l'ont fait aller au lieu de son exécution monté sur un mulet, le pire déshonneur pour un noble chef. Or, le jeune homme, son fils, nous a reçu très aimablement, et, pour nous occuper, nous a fait montrer tous les fusils qu'il possédait, et il en avait une belle collection de tous les systèmes. « Et vous, Monsieur le consul, avez-vous un fusil ? » Nous avons avoué humblement en avoir un du modèle de notre infanterie. « Combien de cartouches dépensez-vous journellement ? » Tout confus, nous avons répondu qu'il nous arrivait de tirer quelquefois à la cible. « Eh bien, moi, j'en dépense tous les jours au moins une centaine ! » fit-il tout content.

Mais ce n'est pas seulement chez un agha kurde qu'on voit cet attachement aux armes. Tout Kurde en a et essaie d'en avoir le plus et les meilleures possible. On voit au Kurdistan des modèles de tout acabit, à commencer par les « Wrendel » qui datent, croyons-nous, de la campagne de Crimée, puis des « Martini » de fabrication locale provenant de Maragha ou de Soleymanieh, en finissant par les « Lebel », les « Mannlicher » et les « Mauser » (« djan-biezar »). Le fusil est toujours accompagné d'un poignard court et droit et d'un révolver, placés à la ceinture, que nous avons oublié de mentionner en décrivant

(1) Le Kurde du plateau arménien porte une espèce de redingote à jupe bouffante et des pantalons collants avec des bottes. Dans les vallées profondes, le costume est plus lâche, adapté aux ascensions et descentes.

Institut du monde arabe

le costume et qui ne mesure pas moins d'une vingtaine de mètres et demande beaucoup de savoir pour être bien enroulée.

Si vous voyez sur un tableau un Kurde armé d'une lance et d'un sabre, dites-vous que le peintre n'a pas été au Kurdistan de nos jours. La lance, le sabre et le bouclier sont bel et bien oubliés et il nous a été très difficile de les obtenir pour notre collection. Pour finir ce chapitre, remarquons que le Kurde ne sais pas utiliser le fusil pour un tir à longue portée. A la distance du coup direct, au contraire, il fait des merveilles du genre de celles de Buffalo-Bill. — Est-il un ennemi dangereux ? Non, mais les Kurdes sont difficiles à combattre chez eux.

Le pâturage. — Nous avons déjà dit qu'en été les Kurdes nomades s'en vont aux pâturages d'été d'après des itinéraires séculaires. Nous ne pouvons mieux faire ici que d'emprunter au capitaine Dickson (*Journeys in Kurdistan*, dans *Journ. of the Royal Geogr. Sty*, n° 4, 1910) la description fidèle et vivante de ces nomades.

« Ils s'en vont à la file indienne, tous les nomades chargés, les mulets, les chevaux, le bétail. Les brebis, en troupeaux de 300 à 400 têtes, paissent autour, en haut des pentes, gardées par des bergers armés. Ils voyagent sans discipline, chacun à sa guise, éparpillés comme des fourmis ; deux ou trois familles s'en vont ensemble avec leurs bagages — sacs contenant les grains, tentes, tapis, feutres, habits, etc. — chargés sur les chevaux et le bétail. Par endroits, on voit une brebis ou un veau malades attachés en haut de la charge. Les femmes en guenilles se traînent difficilement et transportent sur le dos un mélange bizarre, — berceaux, pots, pipes, plateaux, outres, courges, samovars, métiers, — et là-dessus, absolument, un bébé. Ici et là le regard est frappé par la couleur plus voyante du coffre d'un agha. Tous, sauf les malades, s'en vont à pied, car les animaux sont chargés. Les hommes, armés et avec toutes leurs cartouches, font le cortège et rôdent dans les villages d'alentour. Un ou deux accompagnent les garçons qui font paître les troupeaux. Le temps du passage des nomades est plein d'angoisse et tout le monde est sur le qui-vive. »

Une fois arrivés à leur pâturage, où les troupeaux sont répartis aussi d'après une tradition immuable, les nomades ne font que veiller à leur bétail, qui est soumis à un horaire régulier, le seul d'ailleurs qui indique le temps aux hommes. Ainsi, après avoir été trait le soir, le bétail reste encore une heure à paître après le coucher du soleil. C'est le « manger du soir » (« chew-khor »), suivi par le repos dans un enclos spécial, nommé « haviéz ». Il y reste jusqu'à une heure du matin ; alors

Institut Kurde de Paris

on le mène paître pour deux heures (manger de la nuit, « chewîn ») et on le rentre de nouveau dans l'enclos jusqu'à l'aube. Avec le jour, le bétail recommence à paître pendant deux à trois heures, après quoi, il est mené à l'abreuvoir, strictement fixé pour chaque troupeau. Après l'abreuvement, on trait les brebis à l'endroit nommé « danegâ », puis on mène le bétail dans un autre enclos, celui de « pychteroj », où il fait la sieste jusqu'à une heure de l'après-midi. A une heure, il s'en va au pâturage (« palîn ») et y reste jusqu'à l'abreuvement du soir et ainsi de suite. — Tous ces détails, nous sommes les premiers à le reconnaître, paraissent monotones et oiseux. Oui, mais ce n'est qu'en les donnant que nous pouvons représenter cette vie aux pâturages d'été. S'il s'agissait d'une description littéraire et non pas d'un compte-rendu ethnographique, combien d'épisodes nous pourrions y faire intervenir, combien de paysages de cette nature splendide pourrions-nous peindre ! Les altercations entre les bergers des différents troupeaux au sujet des limites des pâturages respectifs ou de l'endroit d'abreuvement, les décisions rendues par le chef entouré des vieux de la tribu, le silence imposant qui règne sur ces hauteurs, l'air vif et pur, les cimes majestueuses, les nuits surtout si belles sous ces latitudes, avec un ciel de velours bleu foncé brodé d'étoiles sans nombre et si brillantes et semblant si proches. Mais tout ceci, qui nous fait revivre le lointain Kurdistan dans la mémoire à jamais charmée, dépasse les limites de notre récit beaucoup plus prosaïque.

En automne, avant la chute des neiges, le troupeau reste à paître toute la journée et passe la nuit dans les étables couvertes (« hel », « gow »). Quand il fait beau, au printemps et en automne, le bétail est gardé la nuit près de l'abreuvoir dans des enclos solides, mais sans toit (« khawch », « aghél », « koutân »). Après la chute des neiges, en hiver, on met le fourrage sur la neige, à l'endroit appelé « doûna ». Une fois de plus, nous voyons à quel degré la langue est un miroir fidèle de la vie du peuple qui la parle. S'il est difficile, par exemple, d'apprendre tous les noms afférents au chameau, ce navire du désert de l'Arabe, ou de savoir toutes les nuances du mot cheval, variant d'après l'âge, la qualité, etc., chez le Kirghiz, il n'est pas non plus aisé de se familiariser avec le lexique kurde, quand il vous explique les différentes phases de la vie nomade, dont nous n'avons mentionné que quelques termes, les plus compréhensibles.

Les coutumes : la naissance. — Aux approches de la délivrance, dans une maison kurde, les voisines viennent en nombre d'autant plus grand que la future mère est plus noble.

Institut Kurde de Paris
BIBLIOTHÈQUE

Parmi ces sages-femmes volontaires, il y en a une, la principale, qui se place en face (« dapirk »), tandis que les autres se mettent derrière et des deux côtés. Chez les Mokri, la femme de l'avant s'appelle « piéchewa » et celle de derrière « pychtewa ». Autant que possible, la délivrance doit avoir lieu la femme restant debout. A ces fins, on attache au plafond une corde à laquelle s'accroche la parturiante. Quand l'enfant est mis au monde, on donne à la mère une bouteille ou un récipient quelconque à l'orifice étroit, où elle doit souffler de toutes ses forces pour faciliter la sortie des matières utérines, qu'on appelle « compagnon d'enfant » (« hawâla boûtchouk »). Ensuite la « dapirk » coupe le cordon ombilical et l'on surveille attentivement l'endroit où elle le jettera. Si c'est sur des armes, le nouveau-né sera un bon guerrier ; si c'est sur de la vaisselle, il aimera bien manger, etc. Les premiers six jours, l'enfant bien emmailloté est tenu sur un tamis (« biejing ») et, durant tout ce temps, ni la « dapirk » ni les autres femmes qui étaient présentes à l'accouchement ne peuvent ni quitter la maison, ni en emporter quoi que ce soit parmi les objets apportés pour l'accouchement. La règle est surtout stricte pour la nuit. A la rigueur, les femmes s'absenteront le jour, mais elles doivent revenir la nuit ; autrement, le mauvais esprit « chéché » (l'origine de ce nom est dans le nombre 6, « chech » en kurde) pourrait tuer la mère ou le nouveau-né. Aussi veille-t-on la nuit auprès du feu ou de la lumière pour éloigner l'esprit. Il y a aussi la coutume de pendre pendant ces six jours dans la maison un morceau du costume d'un des trois cheikhs suivants : Cheikh Djemal Souréi, Cheikh Jarkhi Berouji et Cheikh Baba Babyki. On sait que ces cheikhs vénérables ont attrapé le mauvais esprit « chéche » et ne l'ont relâché qu'après l'avoir obligé de jurer qu'il ne ferait pas de mal à leurs enfants. — Les quarante jours qui suivent l'accouchement ont nom « zystâni » pour la mère, c'est-à-dire « de l'hiver », « hivernal ». Elle reçoit alors des cadeaux (« koudyk »), généralement une brioche farcie au beurre (« kadé »). Le molla intervient dans ces circonstances pour écrire à l'intention du nouveau-né une prière spéciale (« nevichti »), qu'on coud dans un scapulaire triangulaire, placé à l'avant-bras de l'enfant.

Le mariage. — Avant la demande officielle en mariage, on s'enquiert officieusement du résultat éventuel. Les promis, bien qu'en cachette, se voient et se connaissent déjà d'avance, en quoi la vie kurde diffère notablement d'avec la vie des autres musulmans chez lesquels la femme est toujours en réclusion ; chez les Kurdes, elle est beaucoup plus libre d'allures, à commencer par l'absence du voile, qui est de rigueur pour

INSTITUT KURDE de PARIS
Institut kurde de Paris
39

les autres. Ceux qui sont chargés de la demande en mariage apportent à la jeune fille un cadeau de son futur (« nichanê »), les présents pour son oncle (« tchéka-halâne », littéralement « les armes de l'oncle ») et des vêtements pour ses parents (« halatét-bouki »). Le prix payé aux parents de la jeune fille a le même nom (« nakht ») que l'amende payée en cas de rapt, ce qui est une indication d'ordre linguistique sur la genèse primitive du mariage. D'ailleurs, il y a des endroits où cette coïncidence n'existe plus. Ainsi dans la région d'Ouchnou, si une femme mariée ou une fille sont emmenées par rapt, le ravisseur est condamné à payer au mari ou au père une somme d'argent appelée « dewitané ». « Dewit » veut dire « l'encrier » et « dewitané » est un adjectif dérivé de ce mot. D'autre part, nous savons qu'à Ouchnou une certaine somme est habituellement versée au chef de la tribu à l'occasion du mariage, ce qui n'a pas lieu ailleurs.

On mentionne dans le contrat de mariage la somme attribuée à la jeune femme (« mare »), mais, la plupart du temps, cette somme n'est que théoriquement mentionnée. Ajoutons seulement que, chez les Mokri, par le procédé « pars pro toto », « mare » désigne le mariage lui-même.

La cérémonie, après les préambules qu'on vient de voir, commence par une fête de trois jours à la maison du futur (« zawa »). On y chante, on y danse, on s'y abandonne aux exercices d'équitation. Pour un riche mariage, il arrive beaucoup d'invités de la tribu, voire même de tribus voisines.

C'est là une occasion propice, surtout pour la jeunesse, de montrer les vêtements de parade, de rivaliser d'armes et de chevaux richement caparaçonnés. On organise des jeux belliqueux, des tournois, où les joueurs, divisés en deux camps, s'élancent à bride abattue contre leurs adversaires en poussant les cris de « kho-khoï » et en essayant de se désarçonner les uns les autres à l'aide de longs bâtons remplaçant les lances.

Beau spectacle de voir ces guerriers nés caracoler sur leurs étalons fougueux et impatients, ruisselant d'argent et de pierreries au poitrail, à la selle et au « tchaprâk » (étoffe brodée et enrichie couvrant en partie les deux extrémités de la selle et placée entre elle et le feutre), plus beau encore si on se représente la cadre de la nature sauvage et impressionnante qu'il faut toujours avoir en l'esprit quand on parle du Kurdistan central.

Toute cette foule, brillante et pittoresque, s'en va chercher la promise (« bouk ») pour l'amener chez son futur. Et la fête reprend à nouveau pour durer encore trois à quatre jours.

Quant à la cérémonie religieuse proprement dite, elle a lieu, soit avant que la jeune femme soit amenée, soit le jour de son

Institut du Monde Arabe - Paris

arrivée chez son futur. La présence des conjoints n'est pas nécessaire ; la cérémonie peut s'accomplir par procuration, du moment que l'on sait que les préambules se sont passés selon les règles établies. Le molla dit aux parents de la future : « Dites : nous avons fiancé et marié notre fille, une telle, à un tel et nous avons reçu tant de dot. » Ils répondent : « Nous consentons », et la procédure, peu compliquée, est légalement consommée.

Il y a des régions où, la nuit du mariage, on se met à la porte de la chambre nuptiale et on attend un coup de fusil du mari, annonçant ainsi qu'il a exercé son droit. Il existe aussi, mais à son déclin, une coutume consistant à mettre sur le lit des nouveaux mariés un linge blanc (« pysiâr »), qu'on renvoie ensuite aux parents de la jeune femme, comme preuve de sa virginité. C'est alors un nouveau prétexte à fête et à joie. D'ailleurs le festival obligatoire qui clôt la série des fêtes et signifie le retour à la vie simple de tous les jours est donné quelque temps après le mariage par les parents de la mariée.

L'enterrement. — Après que le corps a été lavé et frotté d'herbes aromatiques, on l'enveloppe dans le suaire, ou, plutôt, dans plusieurs suaires, et on le met sur le brancard (« darbest »). On creuse au cimetière une fosse profonde, de la taille d'un homme, et on met à côté un plat spécial (« gor-kol », c'est-à-dire « fossoyeur »). Les parois de la fosse sont couvertes de pierres ou de briques non cuites (« birazghé »). Le défunt y est posé sur son côté droit, le visage tourné vers La Mecque. Il est ensuite couvert de pierres (« salîn ») d'abord, puis de terre. On met sur le tombeau deux pierres, dont une à la tête, l'autre aux pieds (« kiéli »).

Dans la région de Bitkar (Nahia Nawtchia, vilayet de Mossoul), les tombeaux sont couverts par des couvercles concaves en bois et les deux pierres y sont remplacées par deux bâtons, entre lesquels une corde est tendue ; on y suspend des glands de laine multicolores, une poignée de millet, etc.

Le molla lit, après l'enterrement, cette prière (« talkin ») : « O un tel (ou une telle), fils (ou fille) d'un tel, sois sage deux anges vont te questionner et te demander quelle est ta religion, ta « kibla » (direction de la prière), ton Dieu, ton Prophète, tes frères et tes sœurs. Réponds-leur « Mon Dieu est « Allah et ma religion l'Islam, mon Prophète Mohammed et « ma kibla La Mecque, mes frères et mes sœurs tous les vrais « croyants. »

Pour les Kurdes, une mort non suivie d'un enterrement tel que nous venons de le décrire est la plus haute infamie. On l'a bien vu pendant la guerre, quand les Kurdes, fussent-ils à la

Institut Kurde de Paris

dernière extrémité, n'abandonnaient jamais sur le champ de bataille leurs tués et blessés.

Suivant le rang social du défunt, on fait sur son tombeau la lecture du Coran durant un laps de temps qui varie de trois jours jusqu'à un an. Quand le Coran est récité tout entier, cela s'appelle « hytm » (achèvement) ; cette pratique a la vertu de sauver le croyant de la géhenne.

Au troisième jour après les funérailles, on prépare un pain spécial (« seminy »), qu'on distribue en mémoire du défunt aux voisins et aux pauvres.

Il est très rare qu'on enterre un Kurde dans un cercueil (« soundrouk »).

Les superstitions. — En fait de mauvais esprits, le Kurde connaît d'abord les personnages ordinaires du pandémonium musulman, qui sont le « djinn », esprit masculin, et la « péri », esprit féminin. Mais il en connaît d'autres, qui lui sont plus familiers, à savoir : l'habitant des endroits déserts (« pir-hawlulk » ou « pirehoulk ») ; puis un géant à figure repoussante (« alki »), qui ne se montre qu'avant la maladie, la mort ou la folie ; le « chéché », que nous avons déjà mentionné et qui menace surtout les nouveaux-nés et leurs mères ; et, enfin, « réchi-chéwi » (le Noir de la Nuit). Ce dernier provoque toutes les maladies ; il est énorme, tout noir, sans bras ni jambes, il s'élève de la terre jusqu'aux nuages et il a deux yeux qui brillent lugubrement sur son front.

Pour l'exorciser (« ghiér »), le molla fait tracer un cercle sur la terre et place au milieu une coupe pleine d'eau et un fou ; à son défaut, on le remplace par un morceau de ses vêtements ou quelques cheveux de sa tête. Puis, en tenant un bâton, le molla récite le verset du Coran qui a trait aux djinn (« koul ouhia »), et, après l'avoir lu, il agite le bâton dans toutes les directions, en criant : « Venez, les maudits, jurez que vous n'occasionnerez plus la maladie, la folie ! » ; et, après une pause : « C'est bien, vous l'avez juré. » Enfin, pour que l'exorcisme porte tout son effet, on sacrifie un mouton, tout blanc ou tout noir.

Les Kurdes aiment beaucoup dire la bonne aventure (« déri ») et pour cela ils se servent d'un livre spécial en persan (que nous possédons dans notre collection). On l'ouvre à l'aveuglette, on regarde la sentence qui s'y trouve la première et on consulte l'indication que porte en haut chaque page (« bien » ou « mal »). Ou bien encore on additionne la valeur numérique des lettres composant le nom et on cherche la réponse au signe correspondant du zodiaque. Quand la somme obtenue dépasse douze, on retranche douze autant de fois qu'il le faut pour

Institut Kurde de Paris

obtenir à la fin un nombre se prêtant à la consultation. Le même livre donne des spécimens pour les talismans utilisables dans tous les cas imaginables.

Enfin, et ceci n'est pas propre aux Kurdes seuls, mais à tous les musulmans, semble-t-il, il faut signaler l'habitude d'attacher des morceaux d'étoffe sur les arbres dans le voisinage des tombeaux des cheikhs et des saints. On l'explique quelquefois en disant que tant qu'il reste attaché là, ce chiffon est garant des prières du saint.

Nous pouvons terminer cette modeste notice sur quelques usages kurdes en disant, que, là où il s'agit de leurs croyances, on aperçoit aisément un ancien résidu des temps anté-islamiques, qui s'accommode assez bien avec la religion qui leur a été imposée et qui, certainement, est le plus intéressant trait de leur physionomie nationale. On voit cet ancien fonds (qu'il serait curieux d'étudier au point de vue de l'aryanisme) dans la situation de la femme dans la vie domestique ; il se laisse sentir à l'occasion de la naissance, du mariage, de l'enterrement, où l'Islam nous fait l'effet d'une couche mince et artificielle qui ne fait pas disparaître les convictions traditionnelles s'enracinant dans la nuit des temps.

Institut kurde de Paris

Rochefort-sur-mer. — Imprimerie A. Thoyon-Thèze.